

BUCK & MOI

MATEO ASKARIPOUR

BUCK & MOI

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Stéphane Roques

BUCHET • CHASTEL

Titre original : Black Buck
Éditeur original : Houghton Mifflin Harcourt
© 2021 by Mateo Askaripour

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-283-03569-6

*À tous ceux qui se sont fait traiter un jour
comme des moins que rien,
je sais ce que c'est.*

S'inventer des excuses est l'occupation la moins rentable qui soit.

JOHN MASON

NOTE DE L'AUTEUR

Rien de tel qu'un Noir en mission. Non, je reformule. Rien de tel qu'un *vendeur* noir en mission. Il est à la fois Superman, Batman et toute autre créature surnaturelle, paranormale ou divine faite de sang, de chair et de matière cérébrale. Il ne peut pas mourir. Vous ne me croyez pas ? MLK. Eh oui, Martin Luther King Jr était un vendeur noir. De la même façon qu'un vendeur de voitures d'occasion refourgue un tas de ferraille hors de prix à un nigaud qui tombe en rade à la seconde où il quitte le parking, le frère King, Martin Luther de son prénom, était un vendeur, au sens le plus noble.

Non seulement il a vendu aux Noirs la vision d'une Amérique unifiée, mais il a aussi converti à sa cause la Cour suprême – composée à l'époque de neuf hommes blancs –, soit les décideurs les plus coriaces à convaincre pour un Noir.

MLK, Malcolm X, James Baldwin, Jean-Michel Basquiat et Frederick Douglass étaient tous des vendeurs. Même Nina Simone, Rosa Parks, Harriet Tubman et toute autre Noire ayant connu un succès fulgurant étaient des vendeuses. Oprah Winfrey, alias « J'ai caché les clés d'une BMW sous votre siège », est une vendeuse. Vous m'avez compris. Tous ces gens ont vendu quelque chose de plus précieux que l'or : une vision. Une vision de ce à quoi le monde pourrait ressembler si des millions de personnes changeaient d'avis – la chose la plus difficile à faire changer.

Et moi dans tout ça ? Quand est-ce que je vais la boucler pour entrer dans le vif du sujet ? Ne vous en faites pas, j'y viens. Je suis un Noir en mission. Non, je suis un *vendeur* noir en mission. Et le vif du sujet dans ce livre – que j'écris depuis mon appartement-terrasse avec vue sur Central Park –, c'est de

permettre aux Noirs et aux Noires en mission de vendre leur vision jusqu'à atteindre des sommets. Si haut qu'il me faudra tendre le cou, comme ces benêts blancs dans les films, quand ils se demandent si le super-héros est un oiseau ou un avion, et tentent de l'entrapercevoir juste avant qu'il ne disparaisse de leur champ de vision. *Whoosh ! Pan ! Pouf !* Le grand tour de prestidigitation du succès.

Mon but est de vous apprendre à vendre quelque chose. Et si je suis ne serait-ce que la moitié du vendeur que chaque journal, blog et arnaqueur de New York dit que je suis, alors c'est votre jour de chance. Avec mon histoire, je vais vous donner les outils qui vous permettront de créer l'existence dont vous rêvez. De franchir chaque obstacle qui semble insurmontable. De fixer les règles du jeu. Quel jeu ? me direz-vous. J'y viens. Mais avant, je vous demanderai trois choses :

1. Baissez la garde et soyez ouvert à ce que je m'apprête à vous dire. Je sais qu'on ne se connaît pas encore. Vous vous demandez sans doute pour quelle raison vous me feriez confiance. La bonne nouvelle, c'est que vous avez déjà acheté ce livre, vous avez donc assez confiance en moi pour vous délester de 26 dollars. Je ne vous décevrai pas.
2. Comprenez que je souhaite à tout le monde de réussir dans la vie, mais de la même façon que Starbucks ne peut servir un Mocha Frappuccino à quelqu'un qui n'a pas 14 dollars en poche, il m'est impossible de contenter tout le monde. Alors je commence par les Noirs. Si vous n'êtes pas noir, mais que vous tenez ce livre entre les mains, je veux que vous vous imaginiez sous les traits d'un Noir à titre honorifique. Allez-y, essayez. Je ne vous demande pas de vous grimer le visage avec du cirage ou d'arborer une coupe afro, simplement d'imaginer que vous êtes noir. Si vous voulez, vous pouvez même vous choisir un prénom noir branché, comme Jamal, Imani ou Asia.

3. Dites : « À chaque jour son marché » et tapez des mains. Je sais que c'est bizarre, mais faites-le. Et tout en le faisant, pensez à votre objectif numéro un. Acquérir une voiture neuve, obtenir une promotion, gagner l'affection de quelqu'un, ou acheter une paire de chaussures hors de prix. Quoi qu'il en soit, pensez-y, dites : « À chaque jour son marché » et tapez des mains aussi fort que vous le pouvez. Comme vous allez le découvrir, il est vraiment possible de conclure un marché chaque jour. Un jour sans conclure un marché, c'est comme un dromadaire sans bosse ; ça n'existe pas.

Ça y est, vous avez le cœur qui bat et l'œil qui brille. Je le sais parce que ce n'est pas la première fois que je tiens ce discours. Je me le suis moi-même tenu. Je l'ai tenu à des milliers de personnes qui voulaient changer de vie. Et je l'ai tenu à des gens qui ignoraient vouloir en changer mais en avaient besoin. Avant, j'étais l'un d'eux. J'étais comme vous. Ambitieux mais effrayé. Intelligent mais impuissant. Curieux mais peureux. J'étais tout ça, et plus encore.

Mais la liberté, la véritable liberté, celle qui nous permet de faire ce qu'on veut sans avoir peur, exige des sacrifices. Comme disait Wally Cat, mon bon génie doublé d'un philosophe de rue : « On peut changer les aiguilles d'une montre, mais on ne peut pas changer le temps. » Je peux vous donner les outils pour changer, mais vous seul pouvez faire en sorte d'initier ce changement.

Et si je réussis à vous apprendre à vendre et à fixer les règles du jeu, je vous demanderai d'acheter un autre exemplaire de mon livre et de l'offrir à celui de vos amis qui en aurait le plus besoin. Qui est coincé comme je l'étais et cherche à s'en sortir. À qui les règles du jeu échappent mais qui a du potentiel, tout comme vous. Cela vous semble-t-il équitable ? Si oui, et que vous remplissez les trois conditions énumérées ci-dessus, alors marché conclu. Et si le marché est conclu, il est temps que vous fassiez une dernière chose.

Tournez la page.

Bonnes ventes,
Buck

PROSPECTION

Au cœur de chaque difficulté, il y a une chance à saisir.

ALBERT EINSTEIN

Le jour qui a changé ma vie était un jour comme un autre, sauf qu'il a changé ma vie. Il faut croire que ça lui donne autant d'importance qu'un anniversaire, un mariage ou une faillite, voilà pourquoi je fête chaque année le 20 mai comme si c'était mon anniversaire. Et pourquoi pas, après tout ?

Comme n'importe quel autre jour, mon réveil a sonné à 6 h 15, interrompant un rêve quelconque qui m'a fait bander. Mais au lieu de m'astiquer, j'ai embrassé la photo de ma petite amie, Soraya ; redressé ma pile de livres qui penchait ; salué mes affiches de *Scarface*, du *Parrain* et de Denzel en Malcolm X, et me suis planté devant mon miroir pour examiner celui qui me regardait dans les yeux.

Je l'ignorais à l'époque, mais j'étais – et je suis encore – un Noir séduisant. Avec mon mètre quatre-vingt-huit, je suis plus grand que la moyenne, et ma peau, au teint semblable à l'intense couleur caramel d'un Werther's Original – merci Papa –, est si douce qu'on croirait du beurre. Mes dents sont d'origine et puissantes, autrement dit blanches et bien alignées, et mes cheveux sont naturellement ondulés, même si je les porte généralement courts avec un léger dégradé. Bon sang ! Il en jetait, le p'tit jeune, et ne le savait même pas. J'ai pris une grande inspiration, sauté sous la douche et commencé mon train-train matinal.

La maison sentait ce qu'elle sent toujours à 7 heures du mat' – le café. Ça me donnait envie de gerber. Après des années à baigner dans cette odeur, je pouvais deviner l'origine d'un grain sans même y goûter – ce qui m'était de toute façon impossible vu que je déteste le café. Oui. Je déteste le café. C'est du crack noir. Rien de plus. Celui qui boit du café y devient dépendant, en a besoin,

et tremble, et se gratte, et s'agite et twerke dès qu'il cesse de couler dans ses veines empoisonnées.

Un *coffee shop* c'est la version soft d'un repaire de fumeurs de crack. Au lieu de se vautrer sur les coussins moisis d'un canapé taché de sang, de sueur et de sperme, des gens qui s'appellent Chad, Kitty et Trip s'enfoncent dans de confortables fauteuils à dossier de cuir pour se délecter de l'onctueuse mousse d'un double espresso macchiato cocorico caramel mocha choca à sept dollars. Mais je m'égare.

Le narcotique de prédilection, ce matin, était un mélange indonésien de Sumatra, si mon nez ne me trompait pas. En présence de café venu d'une contrée lointaine, le toxico américain lambda tombe raide dingue de l'explosion d'arômes riches en caramel et chocolat, ou la déteste.

« Du café ? m'a demandé Maman, un petit sourire en coin tout en remplissant sa tasse préférée, celle avec l'inscription : "Les chrétiens aiment le café." »

- Très drôle, ai-je répondu en l'embrassant avant de prendre une banane.

- Darren, a-t-elle commencé sans quitter la banane des yeux. Tu oublies quelque chose. »

J'ai regardé la banane, puis j'ai regardé Maman, puis la photo d'elle, Papa et moi au mur du salon. « Pardon. » J'ai arpenté le plancher de la cuisine jusqu'au salon, je me suis penché, et j'ai embrassé le visage d'Espagnol souriant, bronzé et rasé de près de Papa, sous son verre protecteur. « Bonjour, Papa », ai-je dit avant de retourner à la cuisine.

Maman a regardé sa montre et s'est assise à côté de moi, sans me quitter des yeux. Elle avait cinquante ans, mais n'en paraissait pas plus de quarante. Elle portait toujours ses cheveux à hauteur d'épaule et détachés. Et quand elle se maquillait, ce qui n'arrivait pratiquement jamais, on pouvait lui en donner trente-cinq. Dans sa jeunesse, elle avait été reine du bal de promo et avait eu l'ambition d'être élue Miss America avant que ses parents ne l'en dissuadent. Mais ce n'était pas pour son physique – qui m'avait régulièrement poussé à faire le coup de poing – qu'elle était magique. C'était pour

sa capacité à vous faire croire d'un seul regard que vous pouviez aspirer à plus, et presque vous en convaincre.

« Quoi ? ai-je demandé.

– Comment ça, *quoi* ? » Elle se tenait prête, les yeux pleins de malice. J'ai rendu mon corps hermétique, paré au choc.

« Quand est-ce que tu vas lâcher ce boulot et t'inscrire à la fac, Darren ? »

J'en étais sûr. Ça faisait quatre ans qu'elle me posait la même question, sous différentes formes. Comme la fois où elle m'a dit que LinkedIn était pratique pour trouver des stages. Ou quand je suis tombé sur une tenue neuve, chemise blanche, ceinture de cuir marron, chaussures et pantalon habillé soigneusement pliés sur mon lit avec un mot qui disait : « Pour les visites de campus ! » *Si seulement elle savait pourquoi je reste à la maison, elle ne me poserait pas cette question et ne ferait pas ça,* ai-je pensé. *Mais plutôt mourir que le lui dire.*

« Chais pas. J'attends juste la bonne occasion, Maman. Tu le sais. Et puis, pourquoi tu veux me chasser de la maison, hein ? T'as un nouvel homme dont tu veux pas me parler ? »

Elle a tchippé. « Sois pas bête. Tu sais bien qu'il n'y a de place que pour un seul homme dans ma vie. Mais je te jure que si tu continues d'attendre la bonne occasion, comme tu dis toujours, et que tu ne te sers pas de ce bon vieux cerveau, tu vas avoir des ennuis. Tiens-le-toi pour dit. »

Elle s'est pliée en deux, toussant comme si elle avait avalé quelque chose de travers.

Je lui ai frotté le dos comme elle faisait quand j'étais petit. Elle a pris mon autre main et a souri.

« Ça va, Dar. T'inquiète pas pour moi.

– Si, je m'inquiète. Ça fait un mois que tu tousses comme ça, Maman. C'est sans doute à cause de tous ces produits chimiques que tu tripotes à l'usine.

– Bon, faisons un marché, m'a-t-elle dit en s'essuyant la bouche. J'arrêterai de manipuler tous ces produits chimiques quand tu seras assez riche pour m'entretenir. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Elle cherchait toujours à faire un marché. J'aurais dû le savoir, à l'époque, que Maman était la meilleure vendeuse que je connaissais.

Elle faisait des marchés avec moi depuis que j'étais petit. Un marché pour que j'aïlle au lit à une certaine heure. Un marché pour qu'on parte en voyage sur une île si jamais on gagnait au loto. Un marché. Un marché. À chaque jour son marché, à la maison. Tout était matière à négociation.

« Marché conclu », ai-je dit en l'embrassant sur le front avant de filer.

Il faut que vous sachiez qu'on n'était pas pauvres, et que tout le monde n'est pas pauvre au « quartier », comme disent certains Blancs. Grâce aux parents de Maman, qui sont morts quand elle avait vingt ans, on possédait un immeuble de pierre brune de trois étages à Bed-Stuy. Et malgré la hausse de la taxe foncière, on gagnait assez à nous deux pour éviter de fréquenter la Coop de Myrtle Avenue. On n'était pas des bourgeois, mais la vie n'est pas si dure quand on est proprio et qu'on perçoit des loyers.

Comme chaque jour, j'ai dévalé l'escalier du 84 Vernon Avenue, traversé la rue en courant, et pris à droite dans Marcy, vers la ligne G du métro.

« Bonjour, Darren ! m'a crié M. Aziz, propriétaire yéménite de l'épicerie du coin de la rue, en rossant un paillason moucheté comme si c'était un petit vaurien.

– *Sabah al-kheir !* » ai-je crié en retour, tâchant toujours de faire de mon mieux pour communiquer avec les gens du coin, anciens comme nouveaux.

La diplomatie est une science complexe dans les quartiers défavorisés. Les usines, les restaurants et tous les immeubles qui présentaient quelques fissures étaient démolis pour faire place à des tours et à l'afflux des nouveaux résidents à peau claire de Bed-Stuy, voilà pourquoi mon passage au coin de la ligne G était toujours une bouffée d'air frais. À toute heure du jour, les habitués étaient là, comme les gargouilles d'une église gothique.

« Quoi de neuf, Superman ? m'a demandé Jason en me checkant – nos mains se touchent, nos paumes tapent l'une contre l'autre et nos doigts claquent.

– Pas grand-chose, Batman. Je vais au taf, et toi ? »

Il s'est marré, plaquant les mains sur son blouson. Même si nous étions au mois de mai, il faisait déjà chaud, et j'imagine qu'il suait comme un porc là-dessous. Avec son jean baggy, ses Timberland immaculées, son bob par-dessus un durag, le mec ressemblait à un membre fondateur du Wu-Tang Clan. On avait vingt-deux ans tous les deux, la même carrure de sportif, mais les gens croyaient toujours qu'il était plus vieux que moi. Sans doute à cause de sa moustache et de son bouc impeccablement taillés.

« J'y suis déjà, au taf », a-t-il répliqué.

Un vrai mariole, le gars, mais c'était mon meilleur pote. Depuis plus de dix-sept ans, le jour où un abruti m'avait harcelé pour que je lui donne mon sac à dos Tortues Ninja et que Jason l'avait tapé sur le crâne. Quand je lui avais demandé pourquoi il m'avait défendu, il avait simplement haussé les épaules, et dit : « C'est pas parce qu'un mec veut quelque chose qu'il peut te le prendre. » Depuis ce jour, on était Raphaël et Donatello, Batman et Superman, Kenan et Kel. Si j'avais su qu'être pote avec lui me foutrait dans une telle merde, je l'aurais peut-être bien mis K-O sur-le-champ.

« Quoi ? m'a-t-il demandé voyant que je ne le quittais pas des yeux. T'es pas le premier qui essaie de se barrer d'ici.

– J'essaie pas de me barrer, vieux. J'attends la bonne occasion, c'est tout. Et quand elle se présentera, je compte pas changer et me faire la malle. Tu me verras toujours manger un morceau là-bas, ai-je dit en montrant du doigt le Crown Fried Chicken à côté de l'épicerie de M. Aziz. Et tu me verras toujours là-bas, ai-je poursuivi en montrant Kurtz, le coiffeur à côté du Crown Fried Chicken. Mais certainement pas là-bas », ai-je conclu avec un signe de tête vers le nouveau bar hipster et l'immeuble résidentiel qui venait d'être construit.

Jason s'est marré. « Oui, c'est ce que disent tous ceux qui vont vivre chez les Blancs.

– Je suis bien où je suis, Batman, et avec les gens que je fréquente. Comme toi, espèce de naze. Mais là, faut que je file. Qu'est-ce que tu lis en ce moment ?

– Williams.

– Tennessee ?

- Déconne pas, mec. John A. Et toi ?
- Huxley.
- Faut que t'arrêtes de lire tous ces vieux Blancs, mec.
- Oui, frérot. À plus.
- C'est ça. »

Wally Cat était assis sur une caisse renversée, sur le trottoir d'en face et lisait le journal. Je fonçais vers le métro quand je l'ai entendu dire : « Salut Darren ! »

Quelque chose me disait de l'ignorer et de descendre dans la bouche de métro humide qui puait la pisse, mais je ne me suis pas écouté.

J'ai traversé la rue. « Quoi de neuf, Wally Cat ?

- Comment va ta maman ? » Il s'est humecté les lèvres comme un gros pervers.

Si j'avais eu les couilles, à l'époque, j'aurais dit à Wally Cat que s'il n'arrêtait pas de parler de Maman, j'allais l'envoyer dans un cercueil plus vite qu'un régime strict à base de Double Big Mac et Grande Frite, mais je me suis abstenu. D'abord parce qu'il m'intimidait, mais surtout parce que je l'aimais bien.

Vous voyez, Wally Cat était la parfaite illustration de ce qu'on appelle un ancien. Pas le genre à jacasser sur tout ce qu'il aurait pu, voulu, ou dû faire « de son temps ». Non, à soixante balais, avec sa chemise hawaïenne, son afro poivre et sel coupée court, son feutre immaculé, et sa bedaine naissante, Wally Cat était multi-millionnaire. D'après Maman, ce type avait passé sa vie dans un haras à étudier les chevaux – leur poids, leur caractère, leur façon de bouger et de s'alimenter – puis à aller au champ de courses où il pariait presque toujours sur le vainqueur.

Un jour qu'il examinait le programme des courses de la journée dans le journal, il a remarqué l'apparition d'un tas de nouvelles sociétés en Bourse. Et c'était fini. Il a cessé de parier sur des chevaux pour parier sur des sociétés. Il se rendait au siège de chaque société pour papoter avec le gardien, qui avait toujours un scoop sur le PDG ou le vice-président, et qui lui disait si le travail était bâclé ou soigné, si le personnel était ponctuel ou se pointait en retard, et plus encore. Il a fait fructifier quelques centaines de milliers de

dollars en quelques millions en moins de dix ans. Tout seul. Et là il s'est mis à investir dans l'immobilier. Pourtant, ce qu'il aime par-dessus tout, c'est rester assis au coin de la rue, lire le journal et regarder les gens passer. D'ailleurs, il continuait d'utiliser des bons de réduction.

« Elle va bien », ai-je dit en m'asseyant sur la caisse à côté de lui. Les parents qui avaient des enfants trop petits pour aller à l'école et trop pleins d'énergie pour rester à la maison sont arrivés sur l'aire de jeu derrière nous, le parc Marcy, et les ont lâchés dans la nature. Leurs cris ont empli l'air chaud.

« Bon, bon. Tu sais, dans le temps, ta maman était la plus belle femme de Bed-Stuy. Si belle qu'elle fricotait pas avec des types dans mon genre. Il lui fallait la catégorie supérieure, tu vois ce que je veux dire ? Comme ton papa. C'était un de ces gars *suavamente* espagnols autour de qui tournaient toutes les filles, un chic type. » Il a retiré son feutre pour éponger la sueur de son front à l'aide d'un mouchoir.

« Oui, je sais. » Comme je ne voulais pas entendre Wally Cat continuer de raconter ses souvenirs de Maman, j'ai changé de sujet : « Eh, Wally Cat. Pourquoi on vous appelle Wally Cat, déjà ? »

Il a tchipé et regardé par-dessus ses épaules. « Petit, me pose pas de questions qui ne te concernent pas, toi. Tu ferais mieux de me poser des questions qui t'apporteront des réponses utiles dans ta vie personnelle. Et pas seulement des questions auxquelles on répond par oui ou par non. Je parle de questions ouvertes sur lesquelles tu pourras te creuser la cervelle. Par exemple, pourquoi quelqu'un qui a été major de sa promo à Bronx Science gâche sa vie à bosser dans un foutu... »

Lecteur : On peut prêter à Wally Cat de nombreux qualificatifs, mais pas celui de stupide. Ce qu'il m'a dit ce jour-là était une leçon de vente dissimulée. La qualité d'une réponse est déterminée par la qualité de la question. Vous pouvez citer mes paroles et me verser des droits d'auteur.

Il n'avait pas encore fini sa phrase que j'avais déjà traversé la rue. En général, j'aimais bien palabrer avec Wally Cat, mais ce jour-là, le jour où ma vie a basculé, je voulais simplement aller au boulot, rentrer chez moi, me la couler douce avec Soraya et me coucher.

Après avoir pris ma correspondance sur la ligne L à Metropolitan Avenue, j'ai senti qu'on me tapait sur l'épaule. Croyant que c'était fortuit, j'ai monté le son de ma musique et fermé les yeux. Les basses de « Polo & Shell Tops » de Meek Mill m'ont envahi les oreilles comme les troupes américaines ont envahi l'Irak.

Une autre tape, cette fois plus forte. Quand ce genre de choses arrivait, je n'y prêtait pas attention. Là, une main manucurée m'a pris par le poignet, l'a tiré en arrière, et je me suis retrouvé face à une mince Coréenne aux cheveux bruns bouclés, vêtue d'une veste en jean qui tombait parfaitement.

« Darren Vender, le fantôme de Bronx Science », m'a-t-elle dit, entrouvrant ses lèvres brillantes pour révéler un sourire Colgate.

J'ai retiré mes écouteurs. « Salut Adrianna, quoi de neuf ?

– Pas grand-chose, je vais à Manhattan. Et toi ?

– Oui, pareil. Comment ça va ?

– Bah, tu sais, je valide mon diplôme à NYU la semaine prochaine. En fait, je vais passer un entretien d'embauche, là.

– Formidable, ai-je répondu en me débarrassant de mon accent de Bed-Stuy. Un entretien pour quoi ?

– Ça me gêne un peu de le dire, mais pour un poste subalterne en marketing, dans une start-up. »

Merde. Si ça la gêne d'occuper un poste subalterne en marketing avant même de valider son diplôme à NYU, alors je suis foutu.

« Je suis sûr que tu vas faire un malheur », ai-je dit.

Dieu merci, elle n'était pas dotée d'une vision à rayons X. Sinon, elle aurait vu le tablier noir dans mon sac à dos. Et Dieu merci une fois de plus, la rame de métro est arrivée à Union Square, mettant un terme à la conversation.

« Merci, à la prochaine », a-t-elle conclu en partant. Une seconde après, je me suis aperçu qu'on prenait tous les deux la 6 et me suis dirigé vers l'autre bout de la rame.

BUCK & MOI

C'est marrant, dans le temps, ça m'aurait été bien égal de croiser Adrianna ; les fantômes du passé réapparaissent toujours à New York. Maintenant que j'y repense, la revoir a peut-être eu un lien avec le truc incroyable qui m'est arrivé juste après.

Le 3 Park Avenue est un monde à lui tout seul. Moitié immeuble de bureaux, moitié lycée, ce géant de quarante-deux étages sortait du lot comme une verrue de brique en forme de pouce. Douze ascenseurs. Trente sociétés. Un Starbucks. Un Darren Vender besognant sans relâche dans ce Starbucks depuis bientôt quatre ans. Oui, après presque quatre ans, j'en étais toujours au même point. Au moins, je ne préparais pas les mêmes boissons et ne portais pas le même minable tablier vert. Les boissons étaient plus ridicules chaque année. Les arômes habituels comme le gingembre, le potiron et la menthe poivrée ne suffisaient plus aux clients ; désormais, il leur fallait des Frappuccino Sauterelle. Sauterelle, putain.

Quant à l'uniforme, bah, la plupart des gens l'ignorent, mais Starbucks s'inspire pour ses tabliers des ceintures de kimono. Un tablier vert pour les débutants, un tablier noir pour les maîtres baristas et un tablier violet pour les dieux. Je portais un tablier noir. Après avoir travaillé là-bas pendant quatre ans, on peut dire que j'étais le boss, même si, très franchement, ça ne voulait pas dire grand-chose.

« Salut Darren ! » m'a dit Nicole en nouant dans son dos les lanières de son tablier vert. Nicole était une grosse Blanche au beau visage. Elle devait avoir trente-cinq ans et restait toujours de bonne humeur, qu'importait la goujaterie de la clientèle.

À mon arrivée, la salle était pleine à craquer. Carlos, Brian et Nicole remplissaient des tasses, rendaient la monnaie et servaient des pâtisseries comme s'ils bossaient dans un restaurant trois étoiles. C'était une drôle de bande – Carlos avait fait de la prison pour un crime dont il n'avait pas le droit de parler, Brian avait la peau anthracite, le visage couvert d'acné et des bouffées

de syndrome de la Tourette, et Nicole, qui était pleine de bonnes intentions, voyait tout en rose –, mais j'en avais fait des soldats. Ils n'étaient jamais en retard, étaient toujours très pros et calés sur toutes les boissons dernier cri que la boîte nous refilait. Et surtout, c'étaient tous des gens bien. Je n'ai pas de frère et sœur et ils étaient ce qui s'en approchait le plus. Et même si j'étais le plus jeune, ils voyaient en moi un grand frère.

Comme la queue des junkies du matin s'étirait jusque sur le trottoir, je suis vite passé à l'action. Ce n'est pas pour me vanter, mais j'étais ce qu'on appelle un prodige du Starbucks. Personne en dehors de Carlos, Brian et Nicole ne le savait, mais peu importe. J'étais capable de me souvenir d'une commande passée trois mois plus tôt, de concocter des boissons pour satisfaire aux goûts particuliers des clients, et tout en faisant cela, de gérer deux caisses en même temps, d'aller et venir comme Billy Blanks ou Richard Simmons.

Nous avons raccourci de moitié la file d'attente en moins de dix minutes, sans même que je verse une goutte de sueur. Et là, je l'ai vu. Ça faisait deux mois qu'il venait, depuis que sa société avait emménagé dans l'immeuble. Tôt le matin, il arrivait seul, toujours pendu au téléphone. À 10 heures, il revenait flanqué d'un groupe d'hommes qui avaient tous des têtes de dobermans. L'après-midi, il repassait avec des petits jeunes béats dès qu'il riait et à qui il offrait sa tournée. Puis une dernière fois en fin d'après-midi, et je ne savais jamais à quoi m'attendre.

Son humeur changeait non en fonction de l'heure de la journée, mais de la personne qui l'accompagnait. Quand il était seul, il était pensif ; avec ses dobermans, il était concentré ; avec ses jeunes disciples, il brillait plus fort que le soleil. Il ne commandait jamais de nourriture, et malgré sa carrure de sportif, sa coupe impeccable et son teint olive resplendissant, j'étais sûr que son seul carburant était le café.

Je ne peux pas vous expliquer ce qui a suivi ; j'imagine que je voulais simplement rendre service. Il s'est approché du comptoir, écouteurs enfoncés dans les oreilles, visage contracté par la frustration. Et au lieu de lui donner son habituel Vanilla Sweet Cream

Cold Brew, j'ai attendu. Il a hoché la tête, puis a fini par dire : « Je sais, je sais. Tout ira bien, fais-moi confiance. Je m'occupe du conseil d'administration. »

J'ai servi les clients à la caisse voisine jusqu'à ce qu'il lève la tête, et dise : « Bonjour. Un Vanilla Sweet Cream Cold Brew. Comme toujours. Vous vous rappelez, hein ? »

Entretemps, les derniers clients du matin avaient récupéré leur boisson et il ne restait plus que nous deux au comptoir.

« Je ne crois pas que c'est ce qu'il vous faut, aujourd'hui », ai-je déclaré.

J'ignore pourquoi mon cœur s'est mis à battre la chamade contre ma cage thoracique. Quand j'y repense, je me dis que mon corps avait dû comprendre que je vivais un moment décisif et que ces manifestations surnaturelles du destin sont rares.

Lecteur : Ce que vous êtes sur le point de lire est ce qui arrive quand l'intuition prend le pas sur la logique, ce qui est la marque de tout vendeur digne de ce nom. Les gens achètent sur un coup de cœur puis font des raisonnements pour justifier leur achat. Voyez plutôt.

« Oui, un instant », a-t-il dit dans son micro, sans me quitter des yeux. Son regard étincelait de colère. « Et pour quelle raison est-ce que je ne prendrais pas ça, aujourd'hui ? m'a-t-il demandé, bombant le torse comme un lion prêt à fondre sur sa proie.

– Parce que je vous entends toujours parler de votre efficacité au téléphone. Or le Vanilla Sweet Cream Cold Brew n'est pas indiqué dans ce cas-là. Vous feriez mieux de prendre... »

Il a éclaté de rire, pas comme lorsqu'on trouve quelque chose drôle, plutôt comme quand on est tellement furieux qu'on est sur le point d'exploser. Il a pris une grande inspiration, avant de souffler lentement. « Écoutez, c'est sûrement très bien tout ce que vous vendez, mais donnez-moi simplement ce que je prends d'habitude. Je n'ai pas de temps à perdre. »

Sers-lui sa boisson habituelle. Arrête de déconner. Mais je ne me suis pas écouté. Ce que j'ai dit ensuite devait être le résultat d'une intervention divine parce que j'ignore comment ça m'est venu.

« C'est ce que m'ont aussi répondu les cinq derniers clients, jusqu'à ce que je leur propose une alternative qui a résolu un problème qu'ils ignoraient avoir. »

Il a serré la mâchoire et s'est penché vers moi comme s'il allait me bouffer l'oreille façon Mike Tyson.

« Parce que, ai-je poursuivi, trop compromis pour m'arrêter à ce stade, croyez-le ou non, quand vous venez ici pour commander quelque chose, ce n'est pas une boisson que vous commandez, c'est une solution. Une solution à la fatigue, l'irritabilité, à tout ce que le manque de café entraîne chez vous. Alors si vous permettez, je suis sûr qu'un Nitro Cold Brew est la boisson qu'il vous faut vraiment. Il contient dix grammes de sucre en moins que votre boisson habituelle, quarante calories en moins, et cent quarante milligrammes de caféine en plus. Enfin, ce ne sont que des chiffres. Si vous prenez le Nitro Cold Brew et que vous ne l'aimez pas, vous pouvez revenir, et je vous servirai votre boisson habituelle gratuitement. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Silence. Dix secondes de silence complet. Si vous pensez que dix secondes de silence, ce n'est pas si long que ça, comptez dans votre tête en imaginant un adulte qui vous regarde droit dans les yeux, comme s'il allait blanchir un Noir. *Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. Dix.* J'ai failli lui dire de laisser tomber, que c'était de ma faute, mais mon petit doigt m'a dit de m'abstenir. J'ai soutenu son regard jusqu'à ce qu'il dise : « Vous avez essayé de me faire le coup de la tenaille, là ? » Il a desserré les mâchoires et son regard s'est adouci sous l'effet de la curiosité.

C'est là que je me suis aperçu que Carlos, Nicole et Brian nous observaient depuis le début. J'ai senti leur cœur s'arrêter le temps d'un battement quand le type a pris la parole, et me suis souvenu de la couleur du tablier que je portais, et que j'étais le boss. « Il faut croire, ai-je répondu en faisant un signe de tête à Brian pour qu'il lui prépare la boisson.

– Comment vous vous appelez ?

– Darren. Darren Vender.

– Rhett Daniels », m’a-t-il dit, tendant la main par-dessus le comptoir. J’ai vite essuyé la sueur sur la mienne pour la lui serrer.

« Enchanté, Rhett. Je vous vois ici chaque jour. Plusieurs fois par jour, en fait. »

Il a ri. Sincèrement, cette fois. « Oui, je carbure au café. Qu’est-ce que vous faites en dehors du travail ?

– Je lis, je regarde des films, je sors avec ma copine. Tout ce qu’on peut faire quand on habite en ville.

– Et combien vous gagnez ? »

Merde, combien je gagne ? Ce type ne perd pas de temps. J’ai haussé les épaules.

« Votre boisson est prête », ai-je éludé, hochant la tête vers le bout du comptoir.

Rhett s’en est approché lentement, sans jamais me quitter des yeux, l’a prise, en a bu une gorgée. « C’est délicieux. Merci pour le conseil, Darren.

– Y a pas de quoi. » J’étais mal à l’aise. Son humeur semblait avoir changé.

« Écoutez, il faut que je file au travail. Voici ma carte. Si vous passiez au bureau quand vous aurez terminé ? »

Passer au bureau ? Je n’avais aucune idée de ce que ce type racontait. « Pour quoi faire ?

– Saisir une occasion.

– Quel genre d’occasion ? »

Il franchissait déjà la double porte qui menait dans le hall. « Passez, vous verrez bien. »

« Alors, tu es allé le voir ? » m’a demandé Soraya, dont le corps aux courbes généreuses était recouvert d’une pellicule de sueur. Elle a enroulé en chignon ses longs cheveux noirs bouclés.

J’avais encore le cœur battant de lui avoir fait l’amour. J’ai avalé une grande gorgée d’eau fraîche et me suis laissé retomber sur l’oreiller. « Non. »

Elle s’est redressée sur un coude et a haussé un épais sourcil.

« Pourquoi ?

– Parce que c'était trop bizarre et rapide, ai-je répondu, distrait par ses belles aréoles brunes. D'ailleurs, j'étais pas sérieux. Je sais pas ce qui m'a pris, je voulais voir si j'étais capable de faire changer d'avis un Blanc qui a du pouvoir.

– Et tu as réussi », m'a-t-elle dit, traçant le contour de mon menton de son doigt effilé. J'en ai eu des frissons.

« Oui, mais j'étais pas sérieux. Je ne sais pas ce qu'il me veut, ce type. Et puis je suis trop occupé par tout le reste.

– Tout le reste ? Comme quoi, Dar ? Tu dis toujours : "J'attends la bonne occasion." La voilà, non ?

– Non. Du moins, pas celle que j'imaginai.

– Et tu t'imaginai quoi, Cassandre ? »

Je me suis assis sur le lit. « Arrête avec ta Cassandre. » Fallait le lui reconnaître, comme Maman, elle savait par quel bout me prendre. On se connaissait depuis l'âge de sept ans. Elle arrivait du Yémen et Jason l'avait vue jouer toute seule à Marcy. Il s'était précipité chez moi pour me dire qu'il avait croisé une extraterrestre, l'avait poussée devant ma porte. Quand je lui avais adressé un : « Salut », elle avait répondu : « *As-salaam aleykoun.* » « Tu vois », m'avait-il dit en hochant la tête, content de lui.

On l'avait fait entrer pour la montrer à Maman, qui nous avait tapé tous les deux sur le crâne et nous avait raillés : « C'est pas une extraterrestre, espèces d'idiots. Elle est nouvelle, voilà tout. Vous avez intérêt à la traiter comme une reine. » Je passe sur le romantisme à deux balles, mais on est devenus amis, et puis, au collège, un peu plus que ça, et on est ensemble depuis ce temps-là, malgré quelques brèves ruptures. C'était ma Wonder Woman.

Elle a ri. « Tu sais ce que mon père m'a dit de toi ?

– Non, qu'est-ce que M. Aziz a dit de moi ?

– Il m'a dit que tu étais un garçon intelligent, promis à un brillant avenir. Et que rien qu'en te regardant, à ta façon d'écouter les gens et d'être toujours curieux, tu n'étais pas comme les autres garçons du coin. Que tu étais différent.

– Comment ça, différent ?

– Je ne sais pas. Différent, c'est tout. Alors ne me fais pas marcher. C'est vraiment pas la bonne occasion ou y a quelque chose d'autre ? »

J'ai détourné les yeux. Elle avait le genre de regard qui lit en vous à livre ouvert. « C'est-à-dire, quelque chose d'autre ?

– Genre, tu as peur de ce que ça pourrait donner, donc tu louvoies en disant que ce n'est pas la bonne occasion parce que tu veux rester ici pour t'occuper de Mme V. alors que c'est la dernière personne au monde à avoir besoin qu'on s'occupe d'elle. D'ailleurs, elle sait très bien que tu te retiens de partir à cause d'elle, Dar. Tout ce qu'elle veut, c'est que tu fasses quelque chose de ta vie. »

Merde. L'avantage d'être avec quelqu'un depuis plus de la moitié de sa vie, c'est qu'elle nous connaît mieux qu'on ne se connaît soi-même. L'inconvénient, c'est qu'elle nous connaît mieux qu'on ne se connaît soi-même.

« J'en fais déjà quelque chose. Qu'est-ce qui pourrait me faire peur ? »

On a frappé à la porte. « Dar, j'ai rapporté des pizzas pour tout le monde.

– Merci, Maman. Qui ça, tout le monde ? »

Elle a tchিপé de l'autre côté de la porte. « Si tu crois que je ne sais pas que Soraya est là. Bonjour, ma chérie. »

Soraya a remué sous les draps, s'enveloppant le corps comme si Maman était dotée d'une vision à rayons X. « Bonjour, madame.

– M. Rawlings monte nous rejoindre, alors rhabillez-vous et sortez de là. »

L'avantage d'habiter un immeuble en pierre brune de trois étages, c'est qu'on ne manquait pas de place. M. Rawlings habitait au rez-de-jardin, la chambre de Maman était au premier, on avait un grand salon et une grande cuisine au second, et j'avais tout le troisième pour moi. J'avais dit à Maman que je pouvais habiter au premier avec elle, histoire de louer le troisième étage, mais elle m'avait répondu que j'étais un homme désormais, et qu'un homme avait besoin de son propre espace.

Même si nous avions tous accès au jardin derrière la maison, il était rare qu'on y aille, Maman et moi. Tout d'abord, M. Rawlings l'adorait, ce jardin. Il s'en occupait jour et nuit, même en hiver. Il déployait des bâches antigivre, des draps et des lampes chauffantes.

J'halluciniais de voir des radis, des brocolis, des navets, du chou, des épinards et d'autres légumes pousser alors qu'il y avait de la neige.

Et puis ce type était aussi vieux que la terre elle-même. Il avait près de quatre-vingts ans à l'époque et habitait au 84 Vernon depuis des dizaines d'années quand Maman en avait hérité. Je ne l'avais jamais entendu parler de sa famille, j'en avais conclu qu'il n'en avait pas. Après la mort des parents de Maman à quelques mois d'intervalle quand elle avait vingt ans, il l'avait traitée comme une fille, et quand j'étais né, il m'avait considéré comme son petit-fils. Tout ça faisait de M. Rawlings quelqu'un d'unique – un ancien de Bed-Stuy qui méritait le respect.

Soraya et moi sommes entrés dans la cuisine. « Bonjour, monsieur Rawlings », lui a-t-elle dit en déposant un baiser moite sur son crâne chauve et parsemé de taches de vieillesse. Il portait sa tenue habituelle : le kit Vieux Ringard™ avec chaussures de cuir noir à semelles souples, pantalon gris, chemise à carreaux rentrée dedans, et veste bleu marine. Parfois il troquait la veste contre des bretelles. Oui, des bretelles. Il posait sa canne en palissandre sur le bras du fauteuil.

« Bonsoir, Jasmine », lui a-t-il répondu avec un clin d'œil. Jasmine, évidemment, c'était la princesse d'*Aladdin*.

Elle lui a pincé la joue. « Commencez pas, l'ancêtre. » Comme je l'ai dit, c'était un ancien de Bed-Stuy qui imposait le respect, mais quand on titille quelqu'un, il faut s'attendre à recevoir la monnaie de sa pièce.

« Asseyez-vous pour le bénévolé », a dit Maman au bout de la table. Elle portait encore la tenue qu'elle mettait pour aller au travail – un chemisier blanc bouffant rentré dans son jean – et qui sentait la javel. Je savais que le fait de respirer ce truc toute la journée n'était pas bon pour elle, mais elle refusait de démissionner. Elle disait qu'elle était douée pour ça et avait besoin de se sentir douée pour quelque chose.

On s'est tenus tous les quatre par la main et Maman a prié : « Seigneur, merci pour Ton amour sans réserve et la chance que Tu nous offres de nous asseoir tous ensemble, de faire un bon

repas, sans se soucier de savoir si nous aurons de quoi subvenir à notre prochain repas, et... »

Elle a lâché nos mains, tout son corps secoué d'une toux qui semblait venir du plus profond d'elle. Comme si un monstre avait enroulé ses tentacules visqueux autour de ses entrailles.

« Maman, ai-je dit en lui frottant le dos. Crache. Ça fait rien, crache. Tu te sentiras mieux.

– Merci, mon chéri, ça va. Finissons. »

On s'est repris par la main. « Pardon, Seigneur, pour ma toux. » On a tous ricané. « Merci pour cette chance de voir un autre jour. Seigneur, je prie pour que Tu aides Darren à trouver sa voie et que Tu fasses de lui un instrument pour aider autrui comme nous savons tous qu'il y est destiné. Je prie pour que Soraya développe l'empire d'épicerie de son père jusqu'aux confins de Ta terre verdoyante, et que le jardin de M. Rawlings continue de produire ses délicieux légumes et les fleurs que nous admirons et dont nous profitons. Amen.

– Amen.

– Vous savez, madame V., a commencé Soraya en déposant une part de pizza dans mon assiette, vous avez parlé de chance dans votre prière. Ce qui est drôle, c'est qu'il y en a une qui vient de se présenter à Dar et qu'il a décidé de la laisser passer. »

Ils m'ont regardé tous les trois comme si je venais d'être accusé d'un crime. J'ai continué de manger.

« Alors, mon garçon, raconte, m'a dit M. Rawlings en me décochant un de ces regards acérés dont seuls les vieux Noirs ont le secret.

– Oui, Dar, raconte, a ajouté Maman en me serrant la main de sa poigne de fer.

– Arrête, Soraya. Pourquoi tu parles de ça ? C'est rien, Maman. Un type au boulot, aujourd'hui, un de ces Blancs qui bossent dans les nouvelles technologies, tu vois ? Il m'a demandé de passer le voir à son bureau pour discuter.

– Comment ça, discuter ? a demandé M. Rawlings. Quel genre de discussion il veut avoir, il veut discuter avec toi sans raison, comme ça ?

– Pas sans raison », lui a expliqué Soraya, qui en a profité pour raconter toute l'histoire. Les deux caisses, à quoi ressemblait Rhett, comment je l'avais convaincu de commander une autre boisson, le coup de la tenaille.

« Quelle tenaille ? a demandé M. Rawlings. Ça sonne comme une de ces pratiques sexuelles à la mode dont les jeunes raffolent de nos jours.

– Percy ! s'est offusquée Maman en donnant une tape sur le poignet de M. Rawlings. Et alors, Dar ? Tu n'es pas passé le voir après le travail ?

– Non », ai-je dit, prêt à encaisser tout ce qu'elle allait me sortir. Elle s'est contentée d'écarter la main et de baisser les yeux vers les miettes blanches dans son assiette. Et puis elle s'est mise à renifler.

« Arrête, Maman. » Je me suis senti comme une merde. M. Rawlings a marmonné quelque chose en prenant une autre part de pizza. Et Soraya m'a regardé comme si elle avait semé la zizanie, à juste titre.

« “Au cœur de chaque difficulté, il y a une chance à saisir”, a déclaré Maman, les yeux baissés sur son assiette. Tu sais qui a dit ça ? »

J'ai respiré un grand coup, secoué la tête.

« C'est ce que ton père disait toujours. Chaque fois qu'on traversait un moment difficile ou qu'il y avait un imprévu, il se tournait vers moi et disait, “Au cœur de chaque difficulté, il y a une chance à saisir, *amor*.” Chaque fois, je l'ai cru. Et chaque fois, il a eu raison. C'est ce que j'ai pensé quand il est mort et c'est ce que je pense encore aujourd'hui.

– Regarde par ici, mon garçon », est intervenu M. Rawlings, les yeux braqués sur moi.

J'ai brièvement levé les yeux, avant de détourner le regard.

« Regarde-moi, je te dis, a-t-il répété d'un ton de voix plus grave que la fois où j'avais écrasé ses petits pois par mégarde. Pour un jeune Noir, même un métis à moitié espagnol comme toi, une chance pareille ne se présente pas deux fois.

« De mon temps, quand un Blanc vous donnait une chance, il y avait un prix à payer. On pouvait devenir son chauffeur, mais il fallait être tout le temps disponible, qu'on ait prévu d'aller quelque

part avec sa famille ou pas. On avait le droit de vote, mais on nous cassait les jambes si on ne votait pas pour un certain candidat. En tout cas, une chance restait une chance et si on la saisissait et qu'on jouait le jeu, on pouvait réussir. »

Je ne veux pas jouer le jeu. Ça m'allait de faire ce que je voulais. Bossier chez Starbucks, c'était pas si mal. Ça me permettait de me la couler douce avec Soraya. Et surtout, j'étais là pour Maman quand elle avait besoin de moi. Il a fallu qu'elle se tourne vers moi et que je voie des larmes lui couler sur les joues, pour me décider à aller voir Rhett.

« Promets-moi au moins d'essayer. Peu importe ce qui t'attend, m'a dit Maman. Cet homme a dû voir quelque chose en toi, Dar. Quelque chose que tout le monde voit en toi, à Bed-Stuy. Tu te dois à toi-même d'aller voir ce qu'il veut. Promets-moi. »

J'ai croisé les doigts dans mon dos et l'ai regardée dans les yeux.

« D'accord, Maman. Promis. »

J'ai menti. J'ai menti parce que je ne voulais pas que Maman aille s'imaginer que je refusais de viser plus haut. J'ai menti à cause du regard réprobateur que M. Rawlings – un filet de fromage solidement suspendu à la lèvre – m'a lancé. J'ai menti surtout parce que j'avais la trouille. Vous savez, c'est facile de dire à tout le monde qu'on « attend juste la bonne occasion », mais c'est une autre histoire quand elle se présente pour de bon. Qui dit occasion dit changement. Qui dit occasion dit action. Mais surtout, qui dit occasion dit échec potentiel. Et c'est la possibilité d'échouer, plus que l'échec lui-même, qui empêche tant de personnes d'entreprendre quoi que ce soit. À l'époque, je n'étais pas différent des autres.

Quand je suis allé bosser le lendemain matin, toute la salle m'a applaudi. Bon, d'accord, ils n'étaient que trois, mais toute la salle ne m'en a pas moins applaudi.

« Mon vieux, tu l'as vraiment cueilli, le gringo, m'a dit Carlos en tapant son poing sur le mien avec tant de conviction et en s'approchant si près que j'ai failli tourner de l'œil à cause de l'épais brouillard de vodka, d'herbe et d'eau de Cologne bon marché qui l'entourait.

– Bah, c'était rien, ai-je répondu en allant derrière le comptoir où j'ai vu l'air ébahi de Nicole.

– Viens par là, Darren, m'a-t-elle dit en m'enveloppant de ses deux gros bras molletonneux. Qu'est-ce que tu nous as fait ? On aurait dit que tu te transformais en quelqu'un d'autre. Comme Hulk !

– Un Hulk noir, *hermano*, a ajouté Carlos. J'ai su que tu mijotais quelque chose quand je t'ai vu tenir les deux caisses en même

temps. Y avait cet air dans ton regard, comme si t'étais la même personne, mais différente. Comme un super-héros qui voit la ville brûler et qui doit intervenir pour la sauver. Sauf que ce Starbucks n'a rien à voir avec cette ville, encore que... quand on y pense, il faut qu'on...

– Oui, je vois ce que tu veux dire, Carlos », ai-je répondu, sans trop savoir s'il fallait lui reprocher d'être stone, bourré ou je ne sais quoi. Chaque soldat méritait un peu de répit, alors j'ai posé mon sac, enfilé mon tablier, et ouvert le café.

Quand le silence s'est fait dans la salle – ce silence abrupt avant que le premier client n'entre en faisant *pataclap* comme un cheval avec ses chaussures de cuir hors de prix – on m'a tapé sur l'épaule.

« Eh, Darren, a commencé Brian, jetant des coups d'œil dans toutes les directions sauf la mienne.

– Oui ?

– Tu crois que tu pourrais, euh, tu crois que tu pourrais... – *MERDE !* – Pardon. Tu crois que tu pourrais... – il a porté la main à la bouche d'un geste vif pour étouffer un *PÉNIS !* toujours audible – ... pardon, pardon. »

Bon, toutes les personnes atteintes du syndrome de la Tourette ne jurent pas involontairement comme un marin syphilitique. On appelle ça la coprolalie, et seul un Tourette sur dix en souffre. Brian Grimes – vingt-six ans, né en Virginie, élevé dans le Connecticut, joueur invétéré de Donjons & Dragons et coiffeur au talent spectaculaire – était l'un d'eux. Et même si je ne m'étais jamais assis à une table pour combattre des créatures mythologiques avec lui, on parlait souvent de comics et de notre haine commune et ô combien ironique du café. Il m'avait aussi parfois sauvé la mise avec mes contours.

J'ai posé les mains sur ses épaules et lui ai dit : « Ferme les yeux et respire un grand coup. »

Il est vrai que, même s'il était plus âgé que moi, Brian – peut-être parce que j'étais noir comme lui, mais avec un soupçon de pouvoir en plus – m'admirait. En tant que boss, je faisais donc de mon mieux pour le mettre à l'aise, le détendre et lui dire qu'il faisait du bon boulot.

« Merci, Darren. Je voulais te demander si tu pouvais m'enseigner ce que tu as fait hier.

– Qu'est-ce que j'ai fait, Brian ?

– Comment tu, euh, comment tu...

– Respire, mon vieux. Tu sais que je suis là pour t'aider.

– Comment tu as fait pour prendre le contrôle de son esprit ? Lui faire acheter le Nitro Cold Brew au lieu de sa boisson habituelle ? »

J'ai ri. « J'ai pas pris le contrôle de son esprit, Brian. Je ne sais pas ce que c'était, mais pas ça.

– Si ! Quand il est entré, il voulait une boisson bien précise et il est ressorti avec une autre. Sans compter qu'il l'a aimée, cette autre boisson. Comme si tu l'avais ensorcelé. Je dis pas que je veux devenir sorcier ou quoi, ni que je veux décider de ce que les gens boivent, mais juste être capable de... – il s'est arrêté le temps de se gratter le visage – d'être persuasif, tu vois ? Je me dis que si je peux apprendre à faire ça, je pourrais peut-être me trouver une copine. »

Je ne voulais pas lui apprendre la mauvaise nouvelle, mais aucun pouvoir de persuasion ne ferait l'affaire tant que sa tronche ressemblerait à une pizza brûlée.

« Écoute, Brian. Je ne sais pas comment prendre le contrôle d'un esprit, ni comment être vraiment persuasif. Ça s'est fait comme ça, voilà tout. Je regrette de ne pas pouvoir t'en dire plus, en revanche je peux faire en sorte que tu deviennes le meilleur barista possible pour séduire les femmes grâce à ton savoir-faire.

– Bon, d'accord. Mais je veux juste dire une dernière chose.

– Vas-y. » Les premiers *pataclop* de la journée sont entrés. Nicole et Carlos s'en occupaient mais auraient bientôt besoin de renfort.

« La plupart des super-héros ne savent pas qu'ils le sont jusqu'au moment où ils se font prendre sur le vif, exactement comme toi. Soit ils sont submergés par une force qui leur donne un aperçu de leurs pouvoirs cachés, soit ils sont confrontés à leurs limites et n'ont pas d'autre choix que de succomber à ce qui les rend uniques.

– Merci, Brian. Je tâcherai de ne pas l’oublier. Bon maintenant, au boulot. » Mais à ce moment précis, il a écarquillé les yeux, bouche bée, et a levé un doigt vers la porte comme un zombie.

Je me suis retourné et j’ai vu Rhett Daniels. Il arrivait comme tous les autres jours, à ceci près qu’il n’avait pas d’écouteurs aux oreilles, ne regardait pas l’écran de son téléphone, ne discutait pas avec ses dobermans, ni ne traînait derrière lui ses fidèles suiveurs. Il me dévisageait.

Et il était en pétard.

Il a fait la queue derrière les autres accros. Une fois devant moi, il m’a simplement dévisagé. J’ai détourné le regard.

« Vous pouvez venir faire un tour avec moi ? m’a-t-il demandé d’une voix posée.

– Euh, non, il faut que je tienne le Starbucks. » Je commençais à transpirer.

« Mais non, Darren, c’est pas grave. On tiendra la forteresse pendant que tu discutes, a dit Nicole qui sortait de nulle part.

– Oui, mon vieux, on gère », a ajouté Carlos.

Rhett leur a fait un clin d’œil, avant de me regarder. « Alors ? »
Et puis merde. J’ai détaché mon tablier, l’ai posé sur le comptoir et je l’ai suivi dans le hall.

« On va où ? » ai-je demandé en m’apercevant que cela faisait des années que je n’étais pas sorti du 3 Park Avenue à 8 heures du matin en semaine. Des yuppies du XXI^e siècle franchissaient la porte tambour comme des abeilles butineuses qui rentrent à la ruche.

« Où tu veux. Tu as faim ? » Il a jeté un œil à son téléphone avant de le glisser dans sa poche.

« Non, ça ira. » Je ne lui devais ni explication ni excuse, mais pour une raison que j’ignore, j’avais l’impression d’être redevable. On aurait dit qu’il était doté d’une force d’attraction, et que si on s’approchait trop, il devenait impossible de lui échapper.

« Parfait, allons manger des pancakes. »

Nous avons marché quelques minutes seulement, dans un silence qui m’a donné l’impression de durer plusieurs jours.

Il a ouvert la porte d'un café, le Bobby's Big Breakfast, BBB en abrégé, et on s'est assis dans une alcôve du fond.

« Des pancakes, donc », a-t-il dit sans consulter le menu.

« Des pancakes », ai-je confirmé en évitant de croiser son regard. *Je suis coincé, mais c'est bientôt fini.*

Une serveuse blonde et pressée est apparue, stylo et carnet à la main, et l'a dévisagé comme hypnotisée par sa peau parfaite et le contour bien dessiné de sa mâchoire couverte d'une barbe noire de trois jours. *Je sais qu'il est beau gosse, mais bon... Ressaisis-toi !*

Rhett s'est passé la main dans ses cheveux bruns en bataille, résultat d'un savant travail d'ébouriffage et de vaporisation, et lui a souri. « Bonjour.

– Oh, a répondu la serveuse, tirée de sa contemplation. Pardon, qu'est-ce que ce sera ?

– Deux cafés noirs et une pile de pancakes à la banane pour moi. Et des pancakes à la myrtille pour mon ami, a-t-il dit.

– Je peux vous apporter autre chose ? » a-t-elle demandé, bavant devant lui comme un chien devant une boucherie.

Il lui a fait un grand sourire aguicheur. « Non, ce sera tout. Merci.

– Comme vous voudrez, a-t-elle répondu avant de tourner les talons.

– Ça te va, Darren ?

– Euh, oui, bien sûr. »

Encore un silence. Exactement une minute et demie de silence jusqu'à l'arrivée du café, et six et demie de plus jusqu'à celle de nos assiettes de pancakes fumants, une montagne de pépites de chocolat sur chacune d'elles.

« Un petit extra pour vous, les garçons », a dit la serveuse.

Je n'arrêtais pas de plisser et lisser mon pantalon. L'arôme qui montait du café m'attaquait les narines. Guatémaltèque.

« Tu n'as pas touché ton café, m'a-t-il dit avec un hochement de tête en direction de la tasse.

– Euh, oui, je...

– Goûte, il est délicieux. Ça vaut pas Starbucks – il a souri – mais c'est quand même bon. »

Je fixais la surface noire de ma tasse, voyais mon reflet troublé.
Pas question, putain.

Rhett a de nouveau hoché la tête vers la tasse.

J'y ai jeté un nouveau regard. *Je t'emmerde.* Je l'ai portée à mes lèvres et j'y ai bu une gorgée. *Je t'emmerde, putain !*

« Très bon », ai-je lâché.

Ça m'a étonné ; ce n'était pas si mauvais.

Il a ri. « Qu'est-ce que je t'avais dit ? À propos, on t'a déjà dit que tu ressemblais à Martin Luther King ?

– Euh, non, vous êtes le premier. »

Il s'est adossé à la banquette. « Si, si. Alors, d'où es-tu ?

– Bed-Stuy.

– Chris Rock, excellent », a-t-il déclaré, retirant toutes les pépites de chocolat fondu sur le dessus de sa pile avant de couper les pancakes en plusieurs morceaux.

« La plupart des gens connaissent surtout pour Jay-Z », ai-je répondu, surpris.

Il continuait de couper sa pile en petits triangles de pancakes superposés. « La plupart des gens ne font que répéter ce qu'ils entendent. Et le lycée ? Où est-ce que tu es allé ?

– Bronx Science. J'ai été major de ma promo. »

Il s'est arrêté de couper et a levé les yeux vers moi. « Donc soit tu es incroyablement intelligent, soit tu es juste quelqu'un qui fait très bien ce qu'on lui demande. Lequel des deux ? »

J'ai baissé les yeux vers ma tour penchée de pancakes, soudain affamé. « Je ne sais toujours pas.

– Et la fac ? Où est-ce que tu as fait tes études ?

– Je ne suis pas allé à la fac.

– Pourquoi ?

– C'était pas pour moi. »

Je n'avais pas l'intention de raconter ma vie à ce type, quelle que soit la force de son champ gravitationnel.

« C'était pas pour le major de promo de l'un des meilleurs lycées d'Amérique ? Arrête. Je ne te crois pas.

– C'est vrai. J'avais... j'ai d'autres priorités.

– Et qu'est-ce qu'ils en pensent, ta mère et ton père, de ces autres priorités ?

– Mon père est mort et ma mère n'était pas très contente. Elle ne l'est toujours pas, d'ailleurs, ai-je fait remarquer, buvant une gorgée.

– C'est triste pour ton père. Qu'est-ce qui lui est arrivé, si ce n'est pas indiscret ?

– Non, ça va. Il est mort quand j'avais deux ans. C'était un homme à tout faire et, après avoir économisé pendant des années, il a enfin eu assez d'argent pour lancer sa propre affaire. Il s'est acheté un combi et le jour même, en rentrant à la maison, un bus l'a percuté côté conducteur. »

Rhett a pris une grande inspiration. « Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Donc, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Romains 14:8. C'est triste. Ça a dû être dur.

– Surtout pour ma mère, oui. Moi, je ne l'ai pas vraiment connu.

– Et tu as des frères et sœurs ?

– Non, je suis seul avec ma mère. »

J'ai aperçu une brève lueur dans son regard, comme s'il avait vu quelque chose qu'il n'avait pas vu auparavant, la réponse qu'il cherchait.

« Alors tu n'es pas allé à la fac parce que tu ne voulais pas laisser ta mère seule à la maison. Et tu travailles chez Starbucks parce que ça t'occupe, surtout depuis que c'est toi le chef. Et ça ne t'en demande pas trop. Tu peux sortir de chez toi et te sentir productif, mais une grande part de toi ne peut s'empêcher de se demander : "Alors c'est tout ?" »

Mais putain ? J'avais l'impression que ce type m'avait sauté dans la tête, avait regardé partout, chié un coup et s'était barré. Si Brian me croyait capable de prendre le contrôle d'un esprit, j'aurais bien aimé savoir ce qu'il dirait de Rhett. J'ai avalé une bouchée de mes pancakes froids, remuant sur ma banquette jusqu'à trouver le courage de parler.

« Oui. Peut-être.

– Mais tu n’as pas encore été mis à l’épreuve, alors tu dis à tout le monde que tu “attends la bonne occasion”, c’est ça ? Bon, écoute. Si je te disais que tu peux apprendre à faire ce que je fais ? »

Ah, nous y voilà. C’était ça, le but de ce petit déjeuner.

« Et qu’est-ce que vous faites, exactement, Rhett ?

– Des marchés, Darren. Je conclus des marchés et je vends la seule chose que tout le monde veut.

– C’est-à-dire ?

– Une vision.

– Quel genre de vision ?

– Une vision pour l’avenir. Je vends aux gens une chance de vivre pleinement, et je peux te dire que les gens sont prêts à payer une fortune pour ça. Bien mieux que ça, ce qu’on fait là-haut, a-t-il dit en montrant du doigt les derniers étages du 3 Park Avenue, c’est aider les gens. Ce que nous faisons change le monde, a un impact positif, et en plus on prend notre pied en le faisant.

– Et pourquoi vous avez besoin de moi ?

– Ce n’est pas que j’aie besoin de toi, c’est que je veux que tu nous rejoignes. Ce que j’ai vu hier, ça fait des années que je ne l’avais pas vu : un talent brut, de la confiance et la capacité à me faire réfléchir autrement. Tu m’as convaincu d’acheter ce que tu vendais parce que mon choix me serait bénéfique à *moi*, pas à *toi*. Si tu nous rejoins là-haut, a-t-il dit en hochant de nouveau la tête vers le 3 Park Avenue, cela aura un gros impact sur ma société et un impact encore plus grand sur ta vie. »

Mon cœur battait la chamade. J’avais la bouche sèche. J’ai avalé la moitié d’un verre d’eau. « Je n’en suis pas sûr, Rhett. Hier, ça s’est fait comme ça. Je ne crois pas être le genre de personne qui peut vendre la vision dont vous parlez. »

Il a tendu le bras et m’a saisi par l’épaule. D’une main ferme. « Écoute-moi, Darren. Tu mérites mieux que de préparer de l’eau caféinée. Tu veux vendre ce truc pour le restant de tes jours ou tu veux me rejoindre pour changer le monde ? »

Même si la perspective de changer le monde était alléchante, je n’étais toujours pas convaincu. Comme il me l’avait dit, j’avais

confiance en moi. J'avais Soraya, Maman, M. Rawlings, Jason, tout un étage dans un immeuble de pierre brune pour moi seul, un salaire décent ; et je n'avais besoin de rien qui soit au-dessus de mes moyens. J'avais déjà l'impression de faire la différence pour ceux qui comptaient le plus à mes yeux, quoi qu'il en pense. Je mentirais tout de même si je disais que je n'étais pas curieux de savoir pourquoi Rhett m'avait choisi et ce qu'il attendait de moi.

« Je regrette, Rhett, ai-je dit pendant qu'il payait l'addition. Je ne suis pas celui que vous croyez. »

Une fois dehors, il m'a passé autour de l'épaule son bras plutôt musclé, comme le ferait un ami proche. C'était une étreinte bizarre et réconfortante, d'autant que je sentais son eau de Cologne au parfum boisé avec une touche de lavande qui semblait dire *Je suis viril, mais ça ne signifie pas que je ne suis pas sensible.*

« Tu as raison, Darren. Tu n'es pas celui que je croyais. Tu vauds sans doute bien mieux. Voilà ce qu'on va faire. Monte au bureau pour humer l'atmosphère. Si ce que tu vois ne te plaît pas, tu peux prendre l'ascenseur et repartir. Je redeviendrai le type qui vient te commander un café, et tu redeviendras le type qui me le prépare. Ça te semble juste ? »

Lecteur : Finir un pitch par « Ça vous semble juste ? » est une tactique de vente assez commune. La plupart des gens ne veulent pas être considérés comme injustes ou incohérents, et deviennent plus susceptibles d'accepter, surtout quand le produit que pitche le vendeur leur semble cohérent. Tentez le coup et dites-moi ce que ça donne.

Si j'avais su où cette question me mènerait, j'y aurais peut-être réfléchi à deux fois avant de monter jusqu'au bureau. J'aurais peut-être haussé l'épaule pour qu'il retire son bras, et dit : « Merci, mais non merci », je serais retourné auprès de mes soldats, et j'aurais renfilé mon tablier noir. J'aurais peut-être aussi pris le métro pour

rentrer à Bed-Stuy et enfoui mon visage dans la poitrine de Soraya, cherchant refuge en un lieu sûr. Ce n'est pas ce que j'ai fait.

« Oui, ai-je répondu. Ça me semble juste. »

On a traversé Park Avenue et on est entrés dans le gratte-ciel. Mais au lieu de prendre à gauche pour retourner chez Starbucks, je suis allé tout droit, j'ai traversé le hall, je suis passé devant les vigiles, direction l'ascenseur et le trente-sixième étage.

On a pris l'ascenseur. Une femme qui était déjà à l'intérieur a appuyé sur le bouton du treizième étage. En voyant Rhett, elle a souri.

« Quel étage ? a-t-elle demandé, rayonnante comme le cul d'une luciole.

– Le trente-sixième, merci », lui a répondu Rhett en me faisant un grand sourire.

Elle a croisé les bras, plissé les yeux. « Alors c'est à votre étage qu'on fait tout ce bruit et qu'on organise les meilleures fêtes, c'est ça ? »

Rhett a battu en retraite dans un coin et levé les mains comme pour se rendre. « Je plaide coupable.

– On raconte que vous payez les vigiles pour qu'ils n'appellent pas les flics quand vous faites trop de raffut.

– À vrai dire, ce sont souvent les vigiles qui font le plus de raffut quand ils nous rejoignent. »

La clochette de l'ascenseur a retenti, signalant l'arrivée à son étage. Elle est sortie, non sans se retourner vers Rhett.

« Alors, vous comptez m'inviter à une de vos soirées ?

– Tous les vendredis à 6 heures », lui a-t-il dit en faisant le salut militaire.

À mesure que l'ascenseur montait les étages, des sons de basse le secouaient comme un léger tremblement de terre. Plus on s'élevait, plus ça devenait violent. J'avais des palpitations à l'idée que les câbles lâchent et m'envoient à la mort trente-six étages plus bas.

« Qu'est-ce que... ? »

Rhett a délicatement posé un doigt sur mes lèvres. « C'est ici qu'on fait des hommes et des femmes, Darren. Si non seulement

tu arrives à survivre ici, mais qu'en plus tu t'épanouis, tu pourras tout faire. »

La cabine s'est ouverte sur des bureaux aux portes vitrées côté gauche et d'autres en verre dépoli côté droit. J'ai aperçu une jeune Blanche assise à un bureau, cheveux courts, lunettes, visage anguleux. Un blond qui aurait pu être son frère jumeau s'est penché pour lui caresser la joue. Elle lui a donné une tape sur la main. Mais c'est du côté droit, à travers les portes en verre dépoli, que provenait le bruit.

Des silhouettes bougeaient derrière ces portes : sautaient, couraient, s'agitaient au son de « We Dem Boyz » de Wiz Khalifa. Une petite chose ronde, comme le Vif d'Or de Harry Potter, a ricoché contre la vitre.

Rhett s'est tourné vers moi. « Tu es prêt ? »

J'ai lissé ma chemise et hoché la tête, sans comprendre à quoi il fallait me préparer.

À l'instant où Rhett a ouvert la porte, un objet lui a volé à la figure, et avant que j'aie le temps de comprendre ce que c'était, j'en avais attrapé un.

« Waouh, il est doué, le frère ! » a crié quelqu'un dans le chaos.

Frère ?

« Bons réflexes », a dit Rhett en montrant la balle antistress violette que j'avais à la main.

Tout s'était passé si vite que je ne m'étais même pas aperçu qu'on m'en avait lancé une. Je l'ai tournée et j'ai vu le mot SUMWUN écrit dessus en lettres cursives blanches. Quand j'ai relevé la tête, mes yeux se sont réajustés à l'anarchie ambiante.

Une mer d'êtres humains affluait et reflétait, se déversant de chaque coin, entrant, sortant, debout sur les bureaux, par petits groupes, assis sous les tables, se bouchant les oreilles avec les doigts tout en parlant à toute vitesse, et se lançant des balles. *C'est pour de vrai ou il y avait quelque chose dans ces pancakes ?*

Certains passaient à toute vitesse en trottinette avec une tasse de café chaud à la main. Des grappes de garçons et de filles écrivaient sur des vitres qui allaient du sol au plafond, avec vue sur East River, comme dans *Un homme d'exception*. Des chiens se poursuivaient

en aboyant. Quelques-uns brandissaient des battes de base-ball violettes au-dessus de la tête de types qui suaient à grosses gouttes au téléphone, comme s'ils allaient se faire assommer pour avoir dit un mot de travers. Une fille déambulait avec un petit cochon dans les bras, le caressait et riait, un casque audio enfoui dans ses cheveux orange.

Je me suis tourné vers Rhett, qui faisait défiler l'écran de son mobile. « C'est quoi, tout ça ?

– Ça ? » Il a haussé les épaules avec le sourire. « Ça, c'est la salle des ventes à 9 heures du matin. Que veux-tu que ce soit ?

– Comment peut-on travailler dans ces conditions ? » J'ai regardé partout autour de moi à la recherche d'une réponse. « Ils sont au téléphone, mais il y a de la musique qui sort de... Elle sort d'où, la musique ?

– De partout. On a fait installer des enceintes dans toutes les pièces, même la salle de gym. C'est pratique pour faire la fête, mais ça permet aussi à tout le monde de savoir qu'on vient de conclure un nouveau marché, comme en ce moment.

– La salle de gym ?

– Oui, tu veux la voir ?

– Bien sûr.

– Vingt mille, Rhett ! a crié une voix sourde perdue dans le néant.

– Inscris-les ! a dit Rhett en montrant le tableau blanc accroché au mur à côté de nous.

– C'est déjà fait ! »

Nous avons pris à droite, traversé un couloir étroit jusqu'à une porte affichant l'agenda des séances d'entraînement. Rhett l'a ouverte. C'était une impeccable petite salle de gym avec des bancs de musculation, des haltères, des tapis de course, un écran plat et tout l'attirail du parfait crétin. Un Blanc au physique méditerranéen – cheveux noirs, yeux noisette, teint olive – et plus baraqué qu'Adonis et Hercule réunis rudoyait un punching-ball.

« Mac, je te présente Darren. Darren, je te présente Mac », a dit Rhett.

J'avais déjà vu Mac au Starbucks, accompagnant Rhett pour son café de l'après-midi, alors j'ai attendu qu'il reconnaisse en moi « le type de chez Starbucks », mais il s'est contenté de retirer ses gants et de me tendre une main calleuse. J'ai tendu la mienne et il l'a serrée, me faisant presque pleurer. Je n'ai pas cédé. J'ai simplement soutenu son regard jusqu'à ce qu'il éclate de rire et me défonce le dos d'une grande tape.

« Bien joué ! Je pensais que tu abandonnerais au bout de quelques secondes, mais tu as tenu bon. Solide.

– Darren, a dit Rhett, écartant les mains. Ça, c'est la salle de gym. Mac est notre coach personnel. Nous avons des vestiaires avec douches, savon, serviettes, tout ce qu'il faut. Continuons.

« Le bureau est un grand cercle coupé en deux », m'a-t-il expliqué en passant devant un groupe de taiseux plongés dans l'écran de leur ordinateur portable.

« Ça, c'est le service marketing. En général, ils passent leur journée à rédiger, envoyer des emails, s'occuper de la pub et assister le service des ventes. »

Une femme pâle aux cheveux bruns et avec des taches de rousseur a levé les yeux, m'a fait signe, puis s'est reconcentrée sur son ordinateur.

« Jen, a dit Rhett, forçant la femme à lever de nouveau les yeux. Je te présente Darren. Darren va être un de nos nouveaux SDV.

– Un nouveau quoi ? » ai-je demandé.

Jen s'est levée, a pris mes mains dans les siennes, et m'a collé de si près que j'ai cru qu'elle allait m'embrasser. Comme Mac, j'avais vu Jen chez Starbucks des dizaines de fois, au point que je connaissais sa préférence pour le lait de soja, mais quand elle m'a regardé dans les yeux, c'était comme si elle me voyait pour la première fois. *Comment se fait-il que personne ne me reconnaisse ?*

« Enchantée de faire ta connaissance, Darren ! On est impatients de t'avoir avec nous. Si tu reçois un traitement royal de la part du roi en personne, c'est que tu es unique. Au passage, on t'a déjà dit que tu ressembles à Sidney Poitier ?

– Euh...

– T'es sérieuse, là ? » a dit Rhett d'une voix incrédule en dévisageant Jen.

Ah, quand même, on va enfin arrêter avec ces conn...

« Je pensais plutôt à MLK, a-t-il ajouté.

– Non. » Jen a secoué la tête. « Sidney, c'est sûr.

– Euh, non, on ne me l'a jamais dit. Merci. »

On a continué, passant devant les bureaux comme on zappe devant sa télé : des Blancs autour d'une table hurlaient au téléphone ; le blond que j'avais déjà aperçu écrivait sur un tableau blanc devant des Blancs, garçons et filles, qui hochaient la tête ; deux Blancs faisaient des pompes en se tapant les mains après chaque pompe ; un groupe de Blanches mangeaient une salade.

« Eh, ai-je demandé, où sont les no...

– Votre attention ! » a crié quelqu'un juste avant que deux trotinettes nous passent devant.

On était arrivés tout au bout du bureau, où il y avait une salle de réunion aussi longue que le couloir.

« C'est le Coran, la grande salle de conférences », a dit Rhett, ouvrant les lourdes portes en bois et tirant un fauteuil de cuir pour moi. Je me suis assis devant la grande table d'acajou.

« Ça fait genre comité d'entreprise, mais ça nous plaît. Ça nous donne un peu de contenance. » Il a montré du doigt les téléphones de conférences triangulaires disposés sur la table. Il y avait un grand écran de télé accroché au mur tout au bout de la pièce, et nous étions entourés de verre. Fenêtres en verre du sol au plafond, comme celles de la salle des ventes, et parois de verre. *Mais pourquoi cette salle s'appelle le Coran ?*

Avant que j'aie le temps de digérer tout ça, un petit homme en sueur, tout rouge et coiffé façon doigts dans la prise est entré en trombe.

« Rhett, a-t-il dit, tout essoufflé.

– Qu'est-ce qu'il y a, Chris ?

– Lucien vient d'appeler. Il veut te parler. Tout de suite. »

Rhett lui a fait signe de s'en aller. « Je le rappellerai. Ne t'inquiète pas.

– Mais, Rhett...

– Merde, Chris. Je le rappelle, je te dis. Arrête de t'inquiéter, tu veux ? Tout ira bien. Promis.

– Que j'arrête de m'inquiéter ? Comment veux-tu que j'arrête de m'inquiéter alors que le conseil ne nous lâche pas d'une semelle, putain, Rhett ? Dis-moi comment. »

Rhett n'a rien répondu. Il s'est contenté de le regarder. Chris a hoché la tête et est ressorti aussi vite qu'il était entré.

« Alors, a dit Rhett. Qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

– Je ne sais même pas ce qui se passe. C'est une espèce d'opération illégale ou un asile de fous ? »

Il a éclaté de rire, m'a serré le bras. « Illégal, absolument pas, mais je ne peux pas en dire autant pour l'asile de fous. La plupart d'entre nous sont fous, assez fous pour être persuadés de pouvoir changer le monde et toutes les conneries que nous vendent les autres start-up. Mais ici, c'est pas du chiqué. Tu l'as vu de tes propres yeux, Darren. La passion fiévreuse, la folie débridée, l'électricité. Tu le sens ? »

Je mentirais si je répondais non. Il y avait une espèce de flamme dans le regard de tous ceux que je croisais. Elle brûlait en chacun d'eux, comme si elle risquait de les détruire s'ils ne s'en servaient pas. Je l'avais aussi sentie en moi avant de me reposer sur mes lauriers.

« Je le sens, ai-je commencé, observant la table dans toute sa longueur. Mais je n'ai pas l'étincelle, Rhett, c'est sûr. Du moins, je ne l'ai plus. Je ne sais même pas ce que vous faites, ici.

– Je te l'ai dit : on vend une vision.

– Oui, mais laquelle ? Que fait réellement la société ?

– Ne t'inquiète pas pour ça. Je veux que tu sois aussi pur et innocent que possible pour ton entretien d'embauche. On discutera des détails plus tard. C'est promis.

– L'entretien d'embauche ? Qu'est-ce que vous racontez ? Il faut que je redescende. Le Starbucks pourrait aussi bien être en feu que je ne le saurais même pas. »

Il m'a soulevé par le coude et m'a poussé vers la fenêtre. « Qu'est-ce que tu vois, Darren ? »

J'ai baissé les yeux et tressailli. Des taxis, des bus et des camions immobilisés engorgeaient la rue ; des cyclistes zigzaguaient entre eux comme des aiguilles sans fil ; de la fumée montait des stands alimentaires à chaque coin ; des hommes et des femmes traversaient

les avenues, certains se demandant sans doute si leur baby-sitter allait trouver une solution, d'autres se demandant avec inquiétude s'ils pourraient payer le loyer. De là où j'étais, j'avais l'impression d'être Dieu.

« Je vois New York, ai-je dit. C'est chaotique, mais c'est beau. »

Il s'est posté dans mon dos, mains posées sur mes épaules. « Si ton précieux Starbucks était en feu, là, et que tout l'immeuble allait s'écrouler, tu ne voudrais pas au moins être ici pour profiter de la vue ?

– Euh... »

Il a appuyé sur le bouton d'un téléphone de conférences.

« Allô ? a répondu une voix.

– Oui, Clyde. Je suis au Coran. »

Quelques secondes plus tard, le grand blond que j'avais vu caresser la joue de la réceptionniste est entré en coup de vent, un sourire en coin.

« Clyde, je te présente Darren. Darren, je te présente Clyde. »

J'ai tendu la main. « Enchanté, Clyde. » Ses yeux d'un bleu profond ressemblaient à des vortex prêts à m'aspirer à tout moment.

« Ah, a-t-il dit en souriant jusqu'aux oreilles en me serrant la main. On va bien s'amuser. »

« Je vous laisse », a conclu Rhett, me tapotant l'épaule avant de sortir.

Je me suis tourné vers Clyde, qui s'était assis au bout de la table.

« Où est-ce qu'il va ?

– Peu importe », m'a-t-il répondu, croisant les jambes, posant les mains à plat.

Je ne savais pas trop quoi faire. Le type n'arrêtait pas de me dévisager. Au bout de quelques minutes interminables, il a pris une grande inspiration et a tapé sur la table.

« D'où tu viens, Darrone ?

– De Bed-Stuy. Et je m'appelle Darren.

– Oui. T'es loin de chez toi, non ?

– Et toi, tu viens d'où ?

– Greenwich.

– Alors, on peut dire que tu viens d'encore plus loin que moi. »

Il a ri, hoché la tête, sans jamais me quitter des yeux. « C'est pas l'impression que ça donne. Alors comment as-tu rencontré Rhett ?

– C'est tout récent. Je ne peux pas vraiment dire que je le connais, mais ça m'a l'air d'être un chic type.

– Oui, c'est vraiment un chic type. Fou, brillant, et maniaque, mais un chic type, malgré tout. Où avez-vous fait connaissance ? »

Je ne voulais pas qu'il sache quoi que ce soit à mon sujet. Il puait les privilèges, le Rohypnol et l'exonération d'impôt, ce qui me hérissait. Mais au lieu d'inventer, j'ai pensé que dire la vérité pourrait jouer en ma faveur puisque Starbucks était un lieu tout ce qu'il y a de plus banal où les gens, dans ce monde en déficit de pigmentation, faisaient connaissance.

« Chez Starbucks. »

Il a tapé dans ses mains et renversé la tête en arrière. « Je le savais ! J'essayais justement de te remettre. Je me demandais si je ne t'avais pas déjà vu quelque part, mais je me disais que la plupart des Noirs se ressemblent. N'y vois rien de raciste, bien sûr. Tu es le type qui bosse en bas chez Starbucks, pas vrai ? Franchement, j'ai failli passer à côté. Ça m'étonnerait que quelqu'un d'autre ici te reconnaisse sans l'uniforme. »

Merde. Je savais que je l'avais déjà vu quelque part, il avait dû venir avec Rhett et commander un truc dégueulasse. Je n'étais pas sûr. De la même façon que pour Clyde, tous les Noirs se ressemblaient, je n'arrivais pas à distinguer un grand blond WASP d'un autre. Pour moi, c'étaient des agents tout droit sortis de *Matrix*. Sauf que, au lieu de porter des costumes noirs, ils portaient des polos Ralph Lauren, des pulls Vineyard Vines, des pantalons aux couleurs des œufs de Pâques, et des ceintures de cuir marron assorties à leurs chaussures bateau.

« Oui, c'est moi. » Inutile de se cacher, désormais. J'étais découvert. Et assez bizarrement, ça m'a soulagé. Toute cette hallucination était sur le point de se terminer, j'allais pouvoir me réveiller et reprendre le cours normal de mon existence.

Il m'a jaugé de bas en haut. « On t'a déjà dit que tu ressemblais à Malcolm X ?

– Euh, non. Mais récemment, j’ai eu droit à Martin Luther King et Sidney Poitier.

– Mmh. Si, si, je t’assure. Où est-ce que tu vas, quand tu sors ? »

C’est une blague ? Je croyais qu’après avoir découvert que je bossais chez Starbucks, il allait appuyer sur quelque petit bouton de l’un des téléphones pour demander à Rhett de m’escorter jusqu’à la sortie.

« Je ne sors pas beaucoup. En général, je suis au boulot, chez moi, ou avec ma copine. »

Il a levé un sourcil. « Ta copine ? Depuis combien de temps vous sortez ensemble ?

– Difficile à dire. Ça fait neuf ans qu’on est ensemble par intermittence, si on compte le lycée. Mais je dirais six ans depuis que c’est devenu sérieux. »

Il a tapé sur la table. J’ai sursauté. « Par intermittence, hein ? Je sais ce que c’est, frerot. Je vois des tas de filles par intermittence. D’où est-ce qu’elle vient ?

– Du Yémen, à l’origine », ai-je répondu, sans trop comprendre pourquoi il s’intéressait tant à Soraya. Vu son comportement, j’avais plus l’impression de tailler le bout de gras que de passer sur le gril.

« Une Arabe, c’est bien. Je suis sortie avec une, un jour. Une Libanaise. On s’imagine qu’elles se couvrent de la tête aux pieds et qu’elles sont timides, mais crois-moi, c’était pas le genre de musulmane à porter le voile, ça c’est sûr. » Il m’a fait un clin d’œil.

J’ai ravalé la colère qui bouillonnait au fond de ma gorge.

Il s’est penché un peu plus près. « Écoute, je n’ai pas le droit de poser certaines questions pendant un entretien d’embauche. En tout cas, c’est ce qu’on dit. Impossible de poser des questions sur la race, le sexe, l’âge, bla, bla, bla. Mais... a-t-il glissé en pointant le doigt dans ma direction, c’est pas vraiment un entretien d’embauche, pas vrai, Darrone ? C’est plus une discussion entre deux types qui apprennent à se connaître, hein ?

– Euh, j’imagine. » Ça ne ressemblait à aucun des entretiens d’embauche que j’avais pu passer. Je ne savais même pas en quoi

consistait le travail pour lequel je passais l'entretien. Ni ce que faisait cette société.

« Bon », a-t-il dit en s'adossant à son siège et posant les pieds sur la table, à quelques centimètres de moi. Je voyais la saleté dans les interstices des semelles de ses Sperry et j'ai remarqué qu'il ne portait pas de chaussettes. Il faisait chaud ces jours-ci, mais *merde*.

« Quel âge as-tu ? m'a demandé Clyde.

– Vingt-deux ans.

– C'est bien, je n'ai que deux ans de plus que toi. »

J'ai hoché la tête.

« Comment ça se fait que tu aies atterri chez Starbucks ?

– J'avais besoin d'un boulot et j'ai déposé une candidature il y a quatre ans. J'y suis resté.

– Merde, ça fait quatre ans que tu prépares des cafés ? Tu ne pouvais pas trouver autre chose ?

– J'imagine, mais c'est facile, et ça me donne du temps libre.

– Tu imagines, a-t-il répété, faisant lentement tourner les mots dans sa bouche comme des bonbons. Sans doute. Tu imagines. Tu n'arrêtes pas de dire "J'imagine". Pourquoi tu répètes ça tout le temps ?

– Mmh, je ne sais pas.

– Et tous ces "euh" et "mmh". » Il a retiré ses pieds de la table et a pointé le doigt dans ma direction. « Et ta façon de t'asseoir, avachi, à te tordre les mains sous la table. Je vois tes poignets remuer. Tu es nerveux ? »

Je n'avais pas remarqué que je me tordais les mains, mais en baissant les yeux, j'ai vu que c'était vrai. *Qu'est-ce qui se passe ?*

« Euh, je ne crois pas.

– Tiens, encore ! s'est-il exclamé, comme s'il avait trouvé une tache sur son Dockers. Tu répètes "euh" et tu n'es pas sûr de toi. Comment veux-tu savoir si tu es tendu ? C'est ton corps, non ? À vingt-deux ans, tu ne connais toujours pas ton propre corps ?

– Ben...

– Ben quoi ? T'es pas en train de préparer du café, frerot. Dis-moi ce qu'on fait là.

– Tu, euh...

– Arrête un peu avec tes “euh” et tes “mmh”, frère. On dirait un attardé. T’es pas un attardé, hein ? »

Mon genou était tellement monté sur ressort que j’ai cru que j’allais faire un trou dans le sol. J’ai serré le poing, prêt à mettre cet enfoiré de WASP K-O ou à me barrer sans me retourner. Il n’attendait que ça, et je n’allais pas lui donner ce plaisir.

« Vous vendez une vision », ai-je recraché.

Il a levé les yeux au ciel, balayant ma réponse de la main. « Ça, tout le monde peut le dire. Tu as sans doute entendu Rhett le dire. Qu’est-ce qu’on fait exactement, chez Sumwun ?

– Je ne sais pas.

– Tu ne sais pas ? Alors qu’est-ce que tu fous assis en face de moi, à me faire perdre mon précieux temps ?

– C’est Rhett qui m’a fait monter, ai-je dit, bientôt à court d’oxygène. Je ne savais même pas que j’allais passer un entretien d’embauche aujourd’hui. Je suis censé être au boulot.

– D’abord, c’est pas un entretien d’embauche, tu te souviens ? Ensuite, tu vas retourner me préparer des cafés presto. Ne t’en fais pas pour ça, frère. J’ai encore quelques questions, et on aura fini. Dis-moi ce que Rhett voit chez un gamin de Bed-Stuy qui vend du café.

– Je ne sais pas », ai-je répondu, me posant la même question. Je n’étais pas à ma place, ici. Je n’étais pas comme eux, et ce qui était sûr, c’est que je ne voulais plus jamais me retrouver assis face à ce futur criminel en col blanc.

« Je vais te dire ce que je sais, Darrone. Ou plutôt Buck. Je t’appellerais bien Starbucks, mais c’est trop long, alors Buck fera l’affaire. Ça ne te gêne pas, hein, Buck ? Non, je ne crois pas. Alors je vais te dire ce que je sais. Je sais que Rhett aime bien donner sa chance à des gens comme lui, des battants, des jeunes qui selon lui ne font rien de leur vie, mais méritent qu’on leur donne une chance. Parfois ça marche ; la plupart du temps, ça ne marche pas. Avec toi, Buck, ça ne va pas le faire. Fais-moi confiance. Je vais t’éviter cette torture et te raccompagner à la sortie. »

Il s’est levé et a ouvert la lourde porte de la salle de conférences, attendant que je m’en aille.

Je ne me suis pas levé. J'ai baissé les yeux vers la table, les nœuds du bois pris sous la couche de polyuréthane comme des insectes préhistoriques dans de l'ambre. « Tu ne sais pas qui je suis, putain. » J'étais fou de rage.

Il aurait mieux valu tout laisser tomber et retourner au Starbucks, mais je ne pouvais pas. Cet enfoiré n'avait aucune idée de qui j'étais, de ma vie, de ce que j'étais et de ce dont j'étais capable. En cet instant, il ne s'agissait pas pour moi de lui prouver quoi que ce soit ; mais de tout me prouver à moi-même. Que je pouvais faire plus que ça. Qu'il ne fallait pas me laisser paralyser par ma peur de l'inconnu et les *avec des si*.

Il a regardé par-dessus son épaule. « Pardon ?

– J'ai dit : tu ne sais pas qui je suis, putain. » Je l'ai dévisagé. « Tu n'as aucune idée de qui je suis, ni de quoi je suis capable ou incapable. T'es assis là, à ton précieux trente-sixième étage, et tu regardes de haut les gens comme moi, des gens qui pour toi sont des cas désespérés qui polluent l'air que tu respires. Mais tu ne me connais pas. Je peux faire mieux que toi ou n'importe qui d'autre ici. Peu importe que je sache ou pas ce que fait cette société ni même ce que j'y vendrai. Je sais que je suis capable de faire ce que tu fais et de le faire mieux que toi. Parce que, Clyde, tu n'as sans doute jamais eu besoin de travailler de toute ta vie, putain.

« Tu viens de Greenwich, une des villes les plus riches d'Amérique. J'ai grandi à Bed-Stuy, *frérot*, où la plupart des gens se battent, luttent, et s'arrachent pour payer leur loyer en hausse parce que des morveux dans ton genre qui bossent pour des fonds d'investissement veulent se payer des appartements plus grands à moitié prix. Alors ne viens pas me dire que tu me connais, parce que c'est pas vrai. »

Il a refermé la porte et je me suis retrouvé pris au piège, prêt à lui en coller une s'il tentait un coup tordu.

« Eh ben voilà, a-t-il murmuré, se retournant et souriant encore plus qu'à son entrée dans la pièce. Eh ben voilà, putain, Buck ! »

Il m'a applaudi, s'est approché d'un téléphone et a appuyé sur quelques boutons.

« Allô ? » C'était Rhett.

« Il est prêt », a répondu Clyde, agitant la main dans ma direction.

Je ne savais toujours pas ce que la boîte faisait ni ce que j'allais y faire, mais je lui ai serré la main. Tout au fond, je savais que Clyde avait raison. Quoi qu'il arrive après ça, j'étais prêt.

APPRENTISSAGE

*La plupart des gens veulent éviter la douleur,
or la discipline est douloureuse,
en général.*

JOHN C. MAXWELL

« Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ? » a demandé Maman, sciant un morceau de son fameux steak haché soi-disant à point, en réalité quasiment carbonisé, avant de l'enfourner.

M. Rawlings, Soraya et Jason avaient fini, regrettant sans doute que Maman ne se soit pas fait livrer le repas. Pour nous, notre maison était leur maison, et d'une certaine façon, la famille qu'on se choisit peut être plus forte que celle dont on hérite ou, dans mon cas, qu'on n'a jamais eue.

« Ensuite, l'autre gars, Rhett, est entré et m'a tapé si fort dans le dos qu'il a fait sortir tout l'air de mes poumons. Il s'est assis au bout de la table, et le petit Blanc, Clyde, s'est assis en face de moi. Rhett m'a demandé combien je gagnais. Je lui ai dit 9 dollars de l'heure. Environ 19 000 dollars par an. Il a regardé Clyde, puis m'a regardé, et m'a demandé comment je faisais pour survivre à New York.

« Il s'est passé la main dans ses cheveux soyeux, comme une star de cinéma, vous voyez, et m'a dit que les rigueurs du salaire minimum ne lui étaient pas inconnues. Et puis il m'a dit qu'ils me paieraient 40 000 dollars par an, avec au moins 25 000 dollars de prime si j'atteignais mes objectifs.

– Quoi ? 65 000 dollars par an ? Tu vas devenir plus riche que le petit Blanc de *Maman, j'ai raté l'avion*, mon vieux ! s'est écrié M. Rawlings, faisant cogner sa canne en palissandre sur le sol et crachant du steak haché carbonisé partout sur la table.

– C'est plus que ce que je gagne, mon chéri, a dit Maman, me prenant la main, les larmes aux yeux. Et je travaille chez Clorox depuis plus de vingt ans. »

Je savais qu'elle était heureuse pour moi, mais je ne vais pas mentir, ça me faisait bizarre de gagner 65 000 dollars par an pour passer des coups de téléphone dans une pièce pendant que Maman, qui supervisait la production de produits chimiques, passait ses journées debout à inhaler Dieu sait quoi.

« Je suis fière de toi », m'a dit Soraya en me frottant la bite sous la table. J'en ai craché des morceaux de steak un peu partout.

Maman a sorti une bouteille de champagne bon marché et a servi tout le monde. « Tu en veux, Dar ?

– Non merci, Maman.

– Oh, allez, mon garçon, a insisté M. Rawlings. Y a rien de mal à boire quelques bulles de temps à autre. C'est pas comme si tu étais sur le point de faire des folies au jeu et de perdre les économies de toute une vie. »

C'était une analogie étrangement détaillée.

Tout le monde a levé son verre. J'ai trinqué avec une tasse de Mountain Dew. « À mon bébé, Dar, a dit Maman. Que le Seigneur soit remercié d'avoir posé Ses mains sur lui et de l'avoir mis sur le chemin de la réussite, comme nous savons tous qu'il y était destiné. Santé.

– Santé », ont-ils tous répété. Sauf Jason.

« Alors, qu'est-ce que tu vas faire, à propos ? a demandé M. Rawlings, remplissant son verre à ras bord.

– Ben, je sais pas trop », ai-je répondu, m'apercevant que je n'avais toujours pas la moindre idée de ce que faisait Sumwun.

M. Rawlings m'a jeté un regard réprobateur. « Comment ça, tu sais pas ? Comment tu vas pouvoir gagner 65 000 dollars par an sans le savoir, mon petit ? C'est une de ces arnaques de Wall Street où on te verra un jour à la télé, quand des reporters annonceront que tu as escroqué des pauvres vieux pour leur soutirer leur retraite ? »

Tout le monde a éclaté de rire. « Non, je ne crois pas, monsieur Rawlings. Après m'avoir fait signer quelques documents, ils m'ont dit que j'aurais quand même droit à autant de jours de congé que je veux tant que j'atteignais mes objectifs, à une assurance-maladie, mille stock-options et une épargne retraite. Y a aussi une salle

de gym, on peut venir avec son animal domestique et ils écoutent beaucoup de musique. Je suis sûr que j'en saurai plus lundi.

– Les choses changent, a dit Maman. À mon époque, personne n'avait des jours de congé à volonté ou de salle de gym au bureau. Je suis sûre que ça va être le lieu de travail parfait, Dar.

– Qui donc a besoin d'une salle de gym au bureau, bon sang ? a demandé M. Rawlings, tournant la tête à gauche et à droite. Ou d'animaux qui courent partout comme à la ferme ? Je trouve ça bizarre. » Il s'est empiffré de chips, qu'il a fait passer avec du champagne.

« Eh, ai-je dit à Jason. On t'entend pas, frérot. Ça va ? »

Il a pris un second steak dur comme la pierre et a courageusement mordu dedans. « Oui, frérot. Juste n'oublie pas que ces gens-là sont pas comme toi. C'est facile de se faire retourner. Mince, Tatie, ces steaks sont vraiment délicieux.

– Prends-en autant que tu veux, mon grand, a dit Maman en allant au salon. Et puisqu'on parle nouvelles, j'ai reçu une lettre intéressante, aujourd'hui. »

Elle est revenue avec une enveloppe.

Il y avait écrit NEXT CHANCE MANAGEMENT dessus. « Qu'est-ce que c'est ? » ai-je demandé en sortant la lettre.

Maman a souri. « Lis-la. »

Chère Madame Vender,

J'espère que vous allez bien.

Je m'appelle Richard Lawson et je vous écris de la part de Next Chance Management, société immobilière spécialisée dans les propriétés de prestige à New York City, y compris Bed-Stuyvesant. Nous travaillons depuis des années avec des résidents comme vous, pour les aider à vendre leur bien et à déménager dans un lieu plus confortable.

Si vous souhaitez un jour discuter de la vente de votre propriété, en particulier dans le contexte actuel, où la demande est importante dans des quartiers en devenir comme le vôtre, merci de m'appeler au 212 781 9258 ou de m'envoyer un email à l'adresse suivante : r.lawson@nextchancemanagement.com.

Pour être tout à fait franc, le marché ne sera pas toujours aussi favorable. Avec le temps, votre taxe d'habitation et votre taxe foncière augmenteront, et rester dans votre quartier sera plus difficile que jamais. Nous sommes en pourparlers avec certains de vos voisins, M. Jones, Mme Williams entre autres, et nous serions ravis de discuter d'un prix de vente avec vous.

Encore une fois, n'hésitez pas à nous contacter à votre convenance, nous ne manquerons pas de revenir vers vous.

Je vous prie d'agréer, chère Madame, mes pensées les plus sincères.

Richard Lawson

Next Chance Management

« Frederick et Maisal vendent leur maison ? s'est écrié M. Rawlings. Ils ont perdu la tête ou quoi ?

– Maman, tu ne vas quand même pas leur répondre ?

– Bien sûr que non, Dar. Mais c'est rassurant de savoir qu'on a une solution au cas où. »

Mon cœur tambourinait encore plus qu'avec Clyde. Je n'arrivais pas à imaginer que Maman puisse vendre la maison ; celle où j'avais grandi ; celle que Papa avait restaurée de ses propres mains de la cave au grenier. « Au cas où quoi ?

– Tout ce que je dis, c'est que, si jamais on a besoin d'argent un jour, c'est rassurant de savoir qu'on pourra en avoir. »

Je lui ai serré la main plus fort que je ne voulais. « Maman, on n'aura jamais besoin de vendre la maison. Avec mon nouveau boulot, je te le promets. Promets-moi que tu n'appelleras jamais ce type. Promets-le. »

Elle m'a tapoté la main. « C'est promis, Dar. Tu n'as pas à t'inquiéter. Ce n'était qu'une lettre. »

Après dîner, Soraya et moi avons fait l'amour, et je n'avais jamais eu l'impression d'en avoir autant besoin. Ses cheveux bouclés, les courbes de son corps, sa façon de me toucher, tout. Cela faisait des années qu'il ne m'était pas arrivé autant de choses en une seule

journée, et elle semblait le comprendre, faisant de son mieux pour m'aider à relâcher la pression et le stress grâce à mon amour pour elle.

« Je vais reprendre mes études », m'a-t-elle annoncé. Elle a enroulé ses doigts autour des miens comme du lierre.

« Des études ? Je me suis redressé pour m'asseoir sur le lit. Tu as déjà fait quatre ans à Hunter. Pourquoi y retourner ? »

– Pour devenir infirmière. Tu sais que c'est ce que j'ai toujours voulu faire.

– Dans ce cas, pourquoi tu as fait une école de commerce ? C'est du temps perdu.

– Je me disais que c'était le meilleur choix, le plus pragmatique pour aider mon père avec ses magasins. Mais maintenant qu'il s'en sort bien, il est temps de réaliser mes propres rêves. »

J'ai levé son menton et l'ai regardée dans les yeux pour savoir ce qui se passait sous la surface. « Tu as pensé à elle, récemment ? »

Elle a posé la tête sur ma poitrine, me serrant plus fort. « Elle aurait eu dix-huit ans la semaine dernière.

– Tu avais neuf ans, Soraya. Combien de temps tu vas t'en vouloir à cause de ça ? » ai-je dit.

Quand on était petits, la petite sœur de Soraya était morte d'une horrible maladie qui lui avait rongé les organes de l'intérieur. Je me souviens que Soraya manquait l'école pendant de longues semaines à l'époque, et quand elle retournait en classe, elle éclatait souvent en sanglots interminables. Sa prof de langue l'envoyait à l'infirmerie, et l'infirmerie la renvoyait chez elle. J'ai l'impression que ça a duré une éternité. Sa mère, incapable de faire face, a déménagé à Harlem où elle a refait sa vie, laissant Soraya et M. Aziz se débrouiller seuls.

Des années plus tard, Soraya m'a dit que les seuls souvenirs heureux qu'elle gardait de cette période, c'était quand elle nous retrouvait sur l'aire de jeu, Jason et moi, qu'on faisait des farces à M. Rawlings, ou que Maman lui faisait un câlin et lui donnait son goûter.

« Je sais, a-t-elle murmuré. Je fais de mon mieux. Mais devenir infirmière me fera du bien, j'en suis sûre.

– Et c'est quoi, le plan ? Il va falloir que je te prépare des ramen, que je te force à faire des pauses, et que je te serve des bassines

de crack noir pendant quatre ans ? Parce que... » Je me suis tu et elle a levé les yeux vers moi, contrariée. « Parce que tu sais que je le ferai », ai-je dit avec le sourire.

Elle a ri et passé la main sur mon torse velu, qui lui rappelait l'herbe des champs, disait-elle. « Tu auras seulement besoin de le faire pendant un an et demi, ce coup-ci. Je suivrais le cursus accéléré de NYU. Ensuite je trouverai un poste à Woodhull et continuerai d'habiter chez mon père, pour qu'il ne se sente pas seul. »

J'ai embrassé le dos de sa main. « Tant que tu es heureuse, je le suis, *habibti*. Même équipe, même rêve, tu le sais. »

Elle a pris ma bite dans la main, l'a lentement frottée de haut en bas, me faisant bander de nouveau. « Tu sais que tu es irrésistible quand tu essaies de me parler arabe. »

Je lui ai fait un clin d'œil. « Pourquoi tu crois que je te parle arabe ?

– Mais promets-moi une chose, m'a-t-elle dit en me chevauchant et en introduisant ma bite en elle.

– Quoi ? »

Je savais déjà que je répondrais oui. C'était dur de négocier avec une fille quand on la pénètre. Je veux dire, il n'y avait personne d'autre que Soraya dans ma vie, mais j'imaginai que c'était toujours comme ça quand on couche avec quelqu'un.

« Ne change pas une fois que tu seras devenu un grand patron, d'accord ? »

J'ai ri tellement fort que la peau de mon visage s'est plissée. *Qu'est-ce qu'elle raconte ? Moi, grand patron ?*

Elle s'est penchée plus près, sans sourire cette fois, comme si l'un de nous était sur le point de disparaître.

« Promets-le. »

J'ai agrippé son cul et me suis rempli les poumons de son doux parfum. « Je ne vais pas devenir un grand patron, Soraya. Tu n'as pas à t'inquiéter.

– Si. Tu le deviendras. Et si tu ne promets pas, autant rompre tout de suite.

– Merde. D'accord. C'est promis. Contentée ? »

Lecteur : Croire que l'on peut s'empêcher de changer est la plus sûre façon d'échouer. Dans la vie comme dans les affaires, rien ne reste jamais pareil.

« On verra », a-t-elle répondu, en me donnant un coup de hanche. Je ne savais plus où commençait son corps et où finissait le mien.

Mon alarme a sonné à 5 h 30. J'ai tapé sur le réveil, sauté du lit, et bondi sous la douche. C'était lundi, mon premier jour de travail. Et il ne fallait pas que je sois en retard.

Avant de quitter le bureau, vendredi, Clyde m'avait dit que je devais être là à 7 heures tapantes. « Ça ira si j'ai une minute ou deux de retard ? » lui avais-je demandé, soulignant le fait que je ne pouvais rien contre les retards du métro ou les bénévoles de chez Greenpeace qui ne veulent pas plus « d'une minute » de mon temps.

« Bien sûr, pas de souci », m'avait-il répondu. Vu l'intensité qui régnait au bureau, je fus soulagé qu'ils ne soient pas trop extrémistes.

Je suis entré dans la cuisine vide, j'ai pris une banane et un bol de céréales. Il n'était que 6 heures du mat', mais je voulais arriver en avance pour faire bonne impression. Alors j'ai dévoré mes Cap'n Crunch comme une bête enragée et jeté le bol vide dans l'évier.

Maman est entrée dans sa robe de chambre rose en tissu-éponge, son turban multicolore et ses pantoufles blanches, en se grattant la tête d'un doigt.

« Tu te lèves tôt, Dar. Prêt pour ta première journée ?

- Tu le sais, Maman. Je ne peux pas me permettre d'arriver en retard. »

Elle m'a regardé de haut en bas et a secoué la tête en riant.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? »

Elle a agité la main devant moi. « Tu ressembles à un mormon. »

J'ai regardé ma chemisette blanche et mes deux stylos dans la poche de devant, mon pantalon noir et sa ceinture noire, et les chaussures de cuir noir assorties. *Merde.*

« Mais c'est toi qui m'as acheté ces fringues l'an dernier ! » ai-je dit, pris de panique. Je ne pouvais pas aller dans ce bureau habillé comme un mormon. On me rirait au nez à la seconde où j'entrerais, on me dirait probablement que je m'étais trompé de poste, que l'office à l'église ne commençait qu'à 11 heures.

« Enfile une de tes chemises à carreaux, un jean et des baskets propres, m'a-t-elle ordonné en mettant la cafetière en route.

– Maman, je ne crois pas que ce soit la bonne tenue.

– Dar, de ce que j'ai lu, il vaut mieux porter des tenues décontractées dans ces start-up. Si tu t'habilles comme un pasteur, ils vont croire que tu es coincé. Fais-moi confiance. »

J'ai repensé à ma visite le vendredi précédent et je me suis souvenu avoir vu des gens porter toute la gamme, du sweat à capuche et baskets au jean délavé avec un pull. Elle avait raison, alors je me suis changé aussi vite que j'ai pu.

« Merci, Maman. » Je l'ai embrassée sur le front.

« Dar ?

– Oui ?

– Je suis fière de toi, mon fils. Et je suis heureuse que tu aies enfin trouvé quelque chose qui te pousse à donner le meilleur de toi-même. Tu as tellement à offrir, et maintenant, tu as une chance de le montrer à tout le monde. Je sais que ton père serait heureux, lui aussi. »

De la pression. C'est tout ce que je ressentais. Pas du bonheur de rendre Maman heureuse. Pas une bouffée d'excitation pour mon premier jour de travail. *Et si ça ne marche pas ? Si je ne suis pas ce que ces gens pensent ? Quelle idée se font-ils de moi ?*

« Merci, Maman. Je ferai de mon mieux », ai-je dit, sortant de la maison en courant.

Six heures et quart. Trois quarts d'heure pour arriver. Si tout se passait bien, c'était faisable. J'ai sauté en bas des marches, trottiné dans la rue, pris à droite, et vu M. Aziz ouvrir son rideau de fer.

« Bonjour, Darren ! Soraya m'a dit que tu commençais ton nouveau travail aujourd'hui ! m'a-t-il dit quand je suis passé devant lui.

– *Na'am*, monsieur Aziz ! Je suis en retard !

– Va leur montrer ! »

J'ai vu les gargouilles au coin et me suis dit que, même en retard, je pouvais leur accorder une minute pour les saluer. Jason a brièvement hoché la tête dans ma direction avant de se détourner.

« Pas de check ? » ai-je demandé en m'approchant de lui.

Il a baissé un peu plus sa capuche et m'a tendu la main.

« Ça va ? »

Il a hoché la tête et je me suis approché. Sous sa capuche, il avait le visage tuméfié, rouge et luisant comme un masque de Halloween bon marché. J'ai relevé sa capuche, vu un œil au beurre noir, des joues enflées, et une lèvre fendue. « Yo, J., qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Approche pas, mec ! » a-t-il crié en me repoussant de toutes ses forces.

Je me suis quand même approché, mains levées. « Arrête, Batman. C'est moi, bro. Parle-moi.

– C'est rien. Je me suis fait dépouiller hier soir, faut que j'ratrape le coup pour Malcolm.

– Merde, J. Je savais pas que tu fricotais avec Malcolm. C'est dangereux, ces conneries. »

Il a craché un mollard. On l'a entendu tomber sur le béton.

« Qu'est-ce que tu crois que je fous dehors à cette heure ? Faut que je refourgue de la coke.

– De la coke ? C'était du shit, jusqu'ici. Faut que tu te sortes de cette merde tout de suite. Ça peut que mal finir.

– Bref. Moins t'en sais, mieux ça vaut, petit. Et j'ai pas besoin que tu viennes me dire quoi faire comme si t'étais mon daron. C'est pas par'que t'as un nouveau job que faut te la péter.

– D'accord. Mais c'est quoi ton plan ?

– Mon plan ? J'essaie d'être un homme et de sortir ma mère des quartiers. Le voilà mon plan. Main'nant t'es gentil, dégage, tu vas me faire repérer par les stups. »

Jason était mon meilleur ami, mon frère, et on se connaissait mieux que quiconque. Mais à cet instant-là, on aurait dit qu'on n'habitait plus sur la même planète. C'était le genre à se marrer plutôt qu'à pleurnicher – il faisait retomber la tension comme d'autres percent un ballon d'un coup d'aiguille. Quand j'ai vu son

visage tuméfié, j'ai su qu'il cachait tout un monde intérieur, même à moi. Et à vrai dire, ça m'a fait mal.

« D'acc », ai-je dit, le prenant par l'épaule. Wally Cat m'a fait signe, mais ça attendrait. J'allais pas risquer d'être en retard.

6 h 25. La rame s'est arrêtée, il me restait trente-cinq minutes. *Je peux y arriver.* Je suis monté à bord, j'ai mis mon casque, fermé les yeux, écouté « Hate Me Now » de Nas.

6 h 35. J'ai pris la ligne L juste avant la fermeture des portes. J'étais en PLS. Tout allait si vite. Faire la connaissance de Rhett, le bureau, Clyde qui m'avait mis sur le gril. *Arrête de gamberger. À la seconde où tu ralentis, tu vas devenir dingue.*

6 h 50. Par la grâce de Dieu, la rame de la ligne 6 stationnait portes ouvertes. J'ai monté les marches quatre à quatre, l'ai eue de justesse. J'étais en nage, et j'ai serré si fort la barre en métal froid, que j'ai cru la plier.

« Salut, Darren. » Je me suis retourné. C'était Brian. Il portait son tablier vert dans le métro. *Ce type est un cas désespéré.*

« J'ai entendu dire que tu ne travaillais plus chez Starbucks ?

– Euh, non. Désolé de ne pas avoir eu le temps de vous dire au revoir dans les règles. Tout est arrivé très vite, j'ai fini par accepter le boulot que m'a proposé ce type, l'autre jour. Rhett Daniels.

– C'est pas grave. J'ai toujours su que tu méritais mieux. Ne te méprends pas, t'es le meilleur chef qu'on ait jamais eu, mais t'étais trop intelligent pour être chef d'équipe chez Starbucks. C'est comme, chais pas, si le Professeur X enseignait dans une école primaire. »

Il regardait un de ces poèmes bidon affichés à la paroi des wagons au lieu de me regarder. Je n'arrivais pas à savoir ce qu'il ressentait.

« Ça me touche beaucoup, Brian. C'était chouette de travailler avec vous. Vous allez tous me manquer. C'est Jared qui prend ma place ?

– Oui, Nicole a pleuré quand il nous l'a annoncé, et Carlos a souri, comme s'il était fier de toi. Tu continueras de passer nous voir, hein ? »

J'ai baissé les yeux vers mon téléphone. 6 h 56, et on était à la 28^e Rue. *Plus qu'un arrêt. Si je cours, je peux y arriver.*

« Bien sûr, ai-je dit. Jared est un connard, alors vous me verrez tant que... »

La rame s'est arrêtée brusquement, projetant tous les passagers les uns contre les autres.

Une voix a retenti dans les haut-parleurs : « Mesdames et messieurs, nous vous prions de bien vouloir nous excuser, mais nous sommes contraints de nous arrêter en raison d'un incident de voyageur dans la rame devant nous. Nous espérons pouvoir redémarrer le plus tôt possible. »

Un incident de voyageur dans la rame devant nous ? Putain ! Ça voulait dire que quelqu'un s'était jeté sous le métro. Qui pouvait être assez égoïste pour se suicider un lundi à 6 h 57 et mettre tout le monde en retard ? Tue-toi à une autre heure !

« J'espère que c'est pas un voyageur malade qui a vomi partout », a dit Brian, sans quitter le poème des yeux.

La rame est arrivée à la 33^e Rue à 7 h 01. J'ai monté les marches du 3 Park Avenue comme une fusée, franchi la porte tambour, et bondi dans l'ascenseur juste avant la fermeture des portes. J'ai appuyé sur le bouton 36, priant pour qu'on ne s'arrête pas à un étage intermédiaire.

Pendant l'ascension, tout ce que j'entendais, c'était le bruit des câbles qui tiraient, grinçaient et tremblaient. Pas de musique. Pas de chaos.

Je me suis précipité hors de la cabine et j'ai regardé à droite, mais n'ai pas vu de fiesta derrière le verre dépoli. Quand j'ai regardé à gauche, mon cœur s'est liquéfié. La salle de conférences était pleine à craquer, et tout le monde regardait dans la même direction.

La mienne.

Je suis resté devant l'ascenseur sans savoir quoi faire. J'étais immobile, en chemise à carreaux, jean, et baskets Saucony que Maman avait choisis pour moi. J'ai pris une inspiration et ouvert les portes.

La réceptionniste au visage anguleux m'a lancé un sourire en coin et a fait claquer sa langue. « Mal joué, Buck. »

Pourquoi elle m'appelle Buck, celle-là ? Mais je n'avais pas le temps de me poser des questions. Je tremblais plus que Jack à la fin de *Titanic*. Et moi non plus, je n'aurais personne pour me sauver.

Je me suis approché de la lourde porte en bois. Mais avant même que je la pousse, Rhett a fait non de la tête, montrant du doigt l'autre côté de la pièce. J'ai longé le mur en verre, tous les regards braqués sur moi, et j'ai ouvert l'autre porte.

Chaque fauteuil en cuir noir autour de la table d'acajou était occupé. Chaque centimètre du comptoir de marbre sous l'écran plat était occupé. Chaque radiateur devant les fenêtres était occupé. Certains souriaient, d'autres se couvraient la bouche, horrifiés, et quelques-uns semblaient prier pour moi. Et je déconne pas, chaque personne présente était blanche.

J'ai regardé Rhett à l'autre bout de la salle. Clyde était assis à côté de lui, rayonnant.

« Pourquoi es-tu en retard ? » a demandé Rhett.

– Ça va être quelque chose, a murmuré une fille à une autre.

– Mmh, le métro. Il y a eu un incident de voyageur dans la rame devant la mienne. » J'ai regardé tout le monde dans la salle pour savoir si c'était une réponse acceptable.

Il a fermé les yeux et hoché la tête. « Ah. Je vois. Le métro. Pas de souci. Assieds-toi, on va commencer. »

Je me suis épongé le front et assis par terre.

« Lève-toi, putain ! » a crié Rhett, en fonçant sur moi.

Je me suis relevé d'un bond et préparé au choc. Ce que je savais déjà, c'est que ce bureau n'était pas comme les autres, que cette société n'était pas comme les autres, et que ces gens n'étaient pas comme les autres.

« Tu débloques, putain ? On commence à 7 heures tapantes. Chaque lundi de l'année. Pas trente secondes plus tard. Pas une minute plus tard. Et encore moins trois minutes plus tard. Où tu te crois, putain ? Au rez-de-chaussée ? »

J'avais la bouche sèche. Je ne pouvais rien faire d'autre qu'avoir les yeux rivés sur mes pieds.

« Regarde-moi ! » a crié Rhett, tout rouge, le front barré d'une veine gonflée qui menaçait d'explosion par rupture d'anévrisme.

« Si tu es de nouveau en retard une seule fois à la réunion du lundi matin, j'entends de 0,2 nanoseconde, chaque personne ici présente, ces cent cinq personnes devront faire des pompes jusqu'à ce que leurs bras leur fassent si mal qu'elles n'aient plus la force de soulever leur téléphone. Et tu devras les regarder jusqu'à ce qu'elles s'effondrent. Et après ça, je te virerai. Compris ? »

J'ai hoché la tête si fort que j'ai manqué me faire le coup du lapin.

« Bon, a-t-il enchaîné, lissant sa chemise et retournant à son fauteuil. Votre attention, je vous présente l'un des quatre nouveaux SDV, Darren Vender.

– Buck, l'a corrigé Clyde, content de lui.

– Pourquoi Buck ? a demandé une Blanche au teint blafard à l'autre bout de la salle.

– Parce que, s'il fait bien son boulot, il nous fera tous gagner un million de dollars, a répondu Clyde, en me faisant un clin d'œil.

– Oui, a dit Rhett avec un hochement de tête. Je vous présente Buck. Nos trois autres SDV sont là ? »

Trois personnes assises par terre devant moi, deux Blancs et une grande blonde, ont levé la main.

« Tu vois ? a dit Rhett. Eux, ils sont arrivés à l'heure. Vous avez pris le métro ? »

Ils ont tous acquiescé.

« Et en plus ils ont pris le métro ! Exactement comme toi, Buck. Sauf qu'ils ne sont pas arrivés en retard. Vous trois, là, levez-vous et mettez-vous à côté de Buck. »

Ils se sont levés et ont regardé tout le monde – telles des brebis tremblantes qui viennent de voir une des leurs se faire égorger.

« Présentez-vous et parlez-nous d'un fait intéressant vous concernant, a ordonné Rhett.

– Je m'appelle... » La voix du Blanc n° 1 s'est étranglée et tout le monde a éclaté de rire.

« Tu viens de perdre tes couilles, petit ? » lui a demandé Rhett. Les éclats de rire ont gagné dix décibels, il est devenu tout rouge et s'est raclé la gorge encore et encore comme s'il avait avalé un os de poulet de travers. Les rires étaient toujours plus assourdissants.

« Vas-y, parle », a dit Rhett.

Les épaules du Blanc n° 1 se sont soulevées, il s'est penché en avant comme s'il allait gerber. Mais au lieu de tapisser le sol de céréales, il a pris son sac, m'a poussé, et a couru vers la cage d'escalier.

Rhett a rigolé. « La descente va être longue. »

Le Blanc n° 2, qui se retrouvait propulsé Blanc n° 1, a bombé le torse et dit : « Je m'appelle Arnold Bagini. J'ai joué au football en première division de NCAA à Notre-Dame, et j'ai fini troisième au nombre de répétitions en développé couché avec un poids de cent deux kilos, au NFL Combine.

– Troisième ? a crié quelqu'un. C'est nul, mec ! »

Une blonde devant nous s'est retournée et a dit : « Bagini ? Ça sonne comme Bilbo Baggins dans *Le Seigneur des anneaux* ! »

Tout le monde a hurlé de rire une fois de plus, et quelqu'un a crié : « Frodo ! » À quoi la pièce entière a répondu en scandant : « FRODO ! FRODO ! FRODO ! »

Mais Arnold Bagini n'a pas transpiré. Il a simplement fermé les yeux et secoué la tête dans tous les sens, comme s'il écoutait de la musique. Finalement, il a rouvert les yeux et a crié : « Je m'appelle... Frodo ! » Toute la salle a applaudi.

« Super, on a Frodo parmi nous, a dit Rhett. Suivante.

– Je m'appelle Claire Vanderbilt, a dit la grande blonde en robe blanche et ceinture de cuir marron, visage imperturbable, regard plein de détermination. Je viens de Darien, dans le Connecticut. Et je suis une Vanderbilt. »

Le silence s'est abattu dans la salle. Puis quelqu'un a crié : « Dutchy !

– Non ! a crié quelqu'un d'autre. La Duchesse ! »

Tout le monde a acquiescé au nouveau nom de Claire, et elle a hoché la tête avant de s'asseoir.

« Et toi, Buck, a dit Rhett. On t'a déjà baptisé Buck, donc qu'est-ce que tu as d'intéressant à nous raconter ? »

Après m'être fait hurler dessus, puis avoir vu ce qui était arrivé au Blanc n° 1, j'ai tenté de trouver un truc original, mais rien ne m'est venu.